

# CINEMA

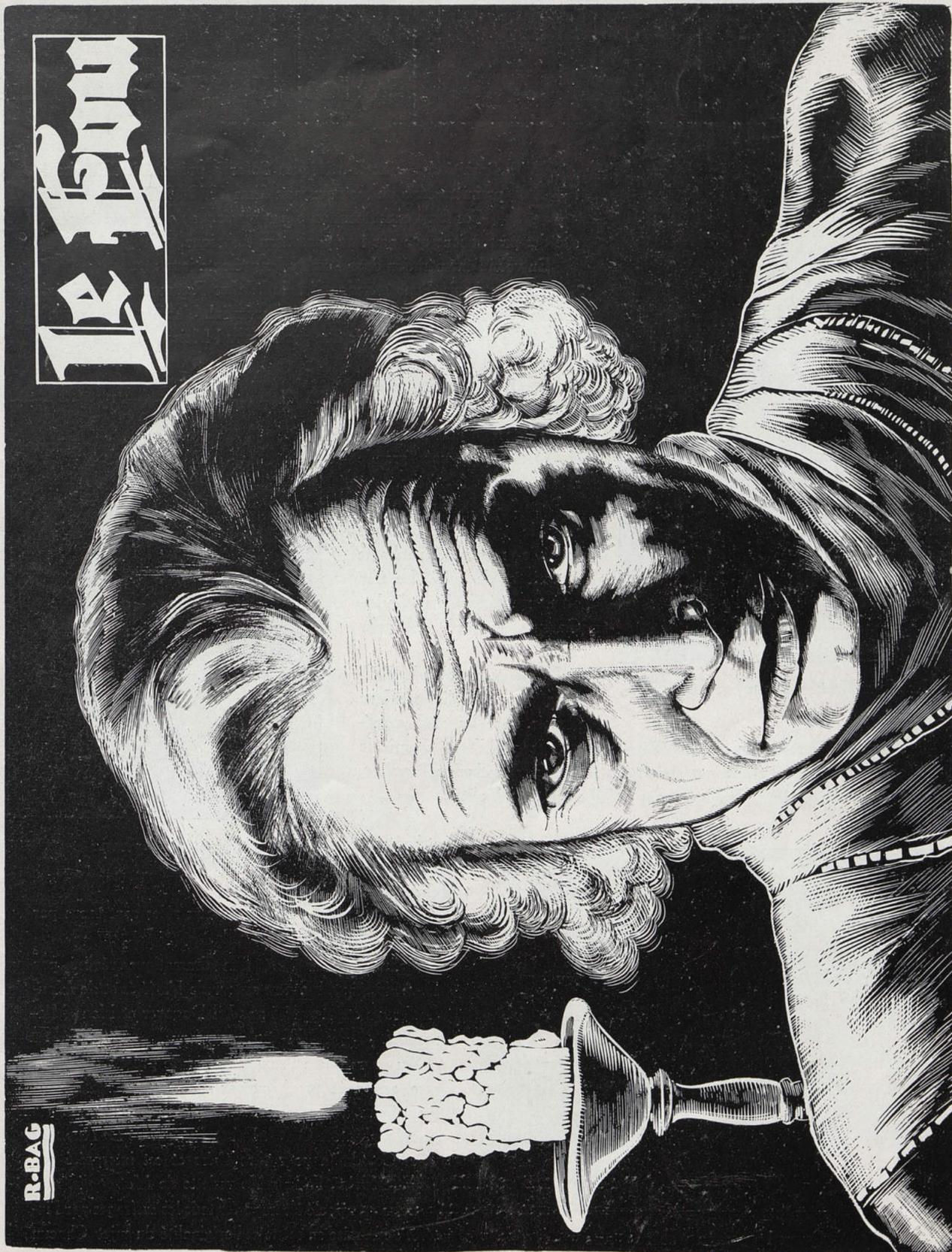


**Lucienne LEGRAND**  
dans " Miss Edith Duchesse "  
*Le nouveau film de Donatien*

Production Franco-Film

15 Mai 1928 N° 12

Prix : 6 Francs



THE  
SUN

R-BAG

# LES GRANDES PRESENTATIONS DES FILMS ARTISTIQUES SOFAR

les 14, 15 et 16 Mai au Théâtre de l'Empire



La Symphonie d'une grande ville

ciaux du Vieux-Colombier. Le film adapté par Jean Tedesco, d'après le conte d'Andersen est magistralement interprété par Catherine Hessling, Jean Storm, Manuel Raoby, Anny Wells, comtesse Tolstoï.



Quand on a seize ans

LA Société des Films Artistiques Sofar a présenté à l'Empire la première série de ses nouveaux films 1928-1929.

Ces films constituent un effort remarquable tant par la diversité des productions que par leur perfection technique.

En voici l'énumération dans l'ordre des présentations :

*La Symphonie d'une grande ville*, de Walter Ruttmann est considérée comme l'œuvre la plus originale du cinéma mondial. Une partition musicale a été écrite spécialement pour le film par Edmond Meisel, l'illustre compositeur.

*Quand on a seize ans* est une comédie dramatique d'une forme nouvelle admirablement interprétée par une grande artiste : Grete Mosheim.

*Suzy Saxophone* peut passer pour le type de la grande comédie moderne, pétillante d'esprit et de gaieté. Le film est interprété par Anny Ondra, Gaston Jacquet, Malcolm Tod.

*La Petite marchande d'Allumettes* a été réalisé par Jean Renoir dans les studios spé-



Suzy Saxophone

ciaux du Vieux-Colombier. Le film adapté par Jean Tedesco, d'après le conte d'Andersen est magistralement interprété par Catherine Hessling, Jean Storm, Manuel Raoby, Anny Wells, comtesse Tolstoï.

*La 6 CV et l'autocar* est une charmante comédie dont les deux principaux rôles sont tenus par Willy Fritsch et Ossy Osvalda.

Enfin *la Meurtrière*, film dramatique réalisé par E.-A. Dupont, l'illustre auteur de *Variétés* et de *Moulin-Rouge* et interprété par Lil Dagover et Hans Mierendorf.

Au cours d'une deuxième série de présentations qui sera annoncée prochainement, la Société des Films Artistiques Sofar révélera la dernière production du grand réalisateur G. W. Pabst, l'auteur de *La Rue sans Joie*. Ce film a pour titre *Crise* et est interprété par Brigitte Helm, l'admirable vedette de *Metropolis*.

*Crise* est appelé à remporter tous les suffrages par l'intérêt de la mise en scène et l'originalité du sujet. Chacun

des films de G. W. Pabst a apporté un esprit nouveau à l'art cinématographique. Sa dernière œuvre est de la plus haute inspiration et est attendue comme l'un des plus grands succès de la saison.

Avec *Crise* nous applaudirons un autre film d'un puissant intérêt : *L'enfer d'Amour* dont une grande partie a été tournée en Pologne et qui a reçu une interprétation de premier ordre avec Olga Tchékova, la magnifique interprète de *Moulin-Rouge*, Henri Baudin et Josyane, les deux célèbres vedettes françaises.

Le programme de la Société des Films Artistiques Sofar comprendra encore une des plus récentes et des plus originales productions françaises, *Le Cabaret Epileptique*, réalisé par Henri Gad et interprété par Jeanne Helbling, Madeleine Guitty, Pré fils, Joë Alex et Paivan Tortzoff.



La Petite Marchande d'Allumettes

On conviendra de l'importance et de l'éclectisme d'un tel programme auquel il faudra ajouter encore les nouvelles productions d'Augusto Genina qui, on le sait, a été engagé à l'année par la Société des Films Artistiques Sofar. L'auteur de *l'Esclave Blanche* tourne actuellement un nouveau film après lequel il commencera la réalisation d'une superproduction pour Sofar.

Nous publierons prochainement de nouveaux détails sur cette deuxième série Sofar ainsi que des compte rendus des films présentés les 14, 15 et 16 mai à l'Empire.

Ajoutons pour terminer ces courtes notes que le compositeur Edmond Meisel qui avait écrit une partition originale sur le film de Walter Ruttmann, *La Symphonie d'une grande ville* est venu spécialement à Paris afin de diriger lui-même l'orchestre de l'Empire le 12 mai.

Il trouva le plus cordial accueil auprès du public professionnel parisien qui apprécia, comme il convient, l'esprit nouveau et le puissant intérêt de l'œuvre remarquable de Ruttmann.



La 6 CV et l'Autocar



La Meurtrière



Pellicule  
Négative ou Positive  
**Kodak**

La Pellicule "KODAK", négative ou positive, est celle sur laquelle vous pouvez toujours compter. Elle s'identifie non seulement par sa qualité, mais aussi par des noms "KODAK" imprimés en bordure de la perforation.

Positive  
"NON FLAM"  
**Pathé**

La Pellicule positive "NON FLAM" PATHÉ rend fidèlement les moindres détails du négatif original. Elle supprime toutes les précautions spéciales et onéreuses qui grèvent lourdement les frais d'édition et d'exploitation.

Demandez les notices gratuites :  
*Le Film "Non Flam Pathé"*  
*La Pellicule Panchromatique "Kodak"*

Société "Kodak-Pathé" S. A. F.  
39, Avenue Montaigne, PARIS (8<sup>e</sup>)  
Téléph. : Élysées 81-11, 81-12, 88-31, 88-32.



La première revue de grand luxe du cinéma français

## SOMMAIRE

*Ce qu'il faudrait faire,*  
par Edmond ÉPARDAUD.

*Notre séance aux Folies-Wagram.*

*Un cinéma-club international,*  
par Jean TEDESCO.

*Les chefs de file du cinéma français :*  
Jacques Feyder,  
par Georges DARHUYS.

*Lumière... Image, poème,*  
par Denyse HANOTTE.

*Libres Propos,*  
par LES QUATRE.

*Gina Manès,*  
par Pierre WEILL.

*Nadia Veldy,*  
par P. W.

*A travers les studios,*  
par George FRONVAL.

*Mlle Spinelly,*  
par E.-G. DE MÈREDIEU.

*La France, nouvelle,*  
par Jean-Charles REYNAUD.

*La décoration au studio,*  
par François MAZELINE.

*Les films présentés,*  
par Paul LÉRINS.

REVUE MENSUELLE

2<sup>e</sup> Année

15 Mai 1928 -- N° 12



ABONNEMENTS :

France, un an : 60 francs.

Etranger, un an : 100 francs.

Prix du numéro : 6 fr.

Directeur - Rédacteur en Chef :  
Edmond ÉPARDAUD  
Direction artistique :  
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Eparaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11<sup>e</sup>) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

## CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE...



J'ai eu l'occasion de rencontrer un Américain notoire. Ce n'est pas M. William Hays. Il m'a dit :

— J'aime beaucoup la France et le film français. Quoiqu'on ait prétendu le contraire, nous ne craignons pas la concurrence, nous la désirons même en bons commerçants que nous sommes, car la concurrence c'est l'âme du commerce et la condition du progrès industriel. D'autre part nos 15.000 salles offrent un tel champ d'activité qu'il y a là place pour un apport européen, quand on voudra sérieusement l'organiser. Mais qu'avez-vous fait jusqu'à présent, qu'ont fait vos éditeurs pour révéler en Amérique leurs productions, imposer leurs réalisateurs et leurs artistes ?

Rien, absolument rien !

On nous reproche aujourd'hui de ne pas favoriser le film français, de ne rien faire pour l'introduire en Amérique.

Mais franchement cet effort doit-il être soutenu par nous seuls et les éditeurs français n'ont-ils pas eux aussi leur mot à dire dans cette propagande qu'on voudrait nous voir entreprendre ?

Qu'ont fait les éditeurs américains quand ils ont voulu introduire leurs films en Europe ? Ils n'ont pas attendu que les acheteurs européens viennent à New-York sélectionner leurs productions. Mais ils sont venus eux-mêmes étudier toutes les conditions du marché, ils ont créé des agences à Paris, à Londres, à Berlin, à Rome, à Madrid, etc. Ils ont ouvert des salles dans les principales villes d'Europe. Ils ont organisé des voyages de vedettes et payé très largement d'amples campagnes publicitaires.

Pourquoi les éditeurs français n'ont-ils pas constitué la contre-partie ?

Songez que depuis dix ans que la guerre est terminée, aucune maison d'édition française n'a eu l'idée d'ouvrir un bureau à New-York. Aubert n'est pas représenté en Amérique, ni les Cinéromans.

On nous répond que les frais auraient dépassé la puissance de vente de chacune des maisons françaises. Sans doute, mais alors pourquoi n'avoir pas constitué un consortium des éditeurs français qui aurait même englobé les nombreux producteurs indépendants qui travaillent en France ?

Nous autres, Américains, nous ne sommes pas ennemis d'un certain decorum. Vous appelez cela du bluff parce que vous ne vous efforcez jamais de comprendre ce qui est différent de vous. *Cependant une large et belle façade française sur Broadway ferait plus pour les affaires françaises que toutes vos jérémiades.*

Cette propagande effective devrait être appuyée par l'exemple. Je veux dire que les éditeurs du consortium français, installés en plein cœur de New-York, devraient contrôler là-bas soit comme propriétaires, soit comme locataires ou comme simples fournisseurs privilégiés, quelques belles salles où ils organiseraient eux-mêmes avec le goût dont on est capable en France des spectacles spécialement français.

Nous avons dépensé des millions et des dizaines de millions en France pour vendre nos films et leur assurer la meilleure expansion. Les éditeurs français n'ont pas risqué le moindre centime en Amérique. Et ils se lamentent que le marché américain leur est fermé, que l'Amérique ne fait rien pour eux.

Soyez justes et reconnaissez vos torts. Vous voulez vendre vos films en Amérique. Ne boycottez pas le film américain en France, mais importez vous-mêmes le film français en Amérique.

Ainsi me parla mon Américain notoire. Au fait ce pourrait être M. William Hays.

EDMOND EPARDAUD.

## Notre Séance du 28 Avril

### aux Folies Wagram

LES amateurs de cinéma et avec eux bon nombre de directeurs ont toujours demandé à revoir quelques-uns des meilleurs films qui honorent nos écrans. La vie des films est en effet trop courte et d'impérissables chefs-d'œuvre doivent faire place aux nouvelles productions qui n'ont souvent d'autre intérêt que leur nouveauté.

C'est dans cet esprit et pour donner satisfaction à ces légitimes demandes que *Cinéma* a eu l'idée de montrer deux des films les plus caractéristiques de l'école française : *Le Cœur magnifique*, de Séverin-Mars, et *Blanchette*, de René Hervil.

Ces deux films venaient d'être réédités par le Consortium Central de Paris qui racheta l'an dernier les négatifs de l'ancienne société Legrand dont ils faisaient partie, ainsi que *Crainquebille*, *La Mort du Soleil*, *Le Crime de lord Arthur Savile*, etc.

Nous eûmes la satisfaction de nous entendre avec le Consortium Central de Paris et son sympathique directeur, M. de Ascanio, qui voulut bien confier à *Cinéma* le soin de présenter *Le Cœur magnifique* sous sa nouvelle forme et son nouveau titre *Horoga*, et *Blanchette*.

La séance organisée aux Folies-Wagram le 28 avril remporta un succès complet. A nos abonnés et à nos amis de la presse parisienne s'étaient joints de nombreux directeurs invités par le Consortium Central de Paris, et la magnifique salle de l'avenue Wagram se remplit malgré la concurrence déloyale du soleil printanier, d'un public choisi.

M. Maurice de Féraudy, l'éminent secrétaire de la Comédie-Française, avait bien voulu honorer notre séance de sa présence, ayant manifesté le désir de revoir *Blanchette* où il fit une création inoubliable. René Hervil, le réalisateur, avait exprimé son ennui de ne pouvoir se rendre à notre invitation, retenu qu'il était par le montage de son nouveau film *Minuit place Pigalle*.

Le programme débutait par *Horoga*, une sélection

ou plutôt une version du *Cœur magnifique* très intelligemment et pieusement composée par le Consortium Central de Paris. Il était, en effet, difficile de rééditer intégralement le film prodigieux où Séverin Mars mit le meilleur de lui-même. La deuxième partie, entre autres, avec les élégances de l'époque (1921), aurait pu paraître un peu ridicule. Tel qu'il a été reconstitué par les collaborateurs de M. de Ascanio, le film de Séverin-Mars a pour cadre la Camargue et il nous apparut dans toute sa puissance.

Le jeu de Séverin-Mars, qui s'était déjà affirmé dans *L'Agonie des Aigles* et surtout dans *La Roue* (ces deux films sont antérieurs au *Cœur magnifique*) reste pour nous un enseignement incomparable. Séverin Mars eut vraiment, à une époque d'initiation, la prescience du style cinématographique moderne et son génie mérite de survivre.

Avec *Blanchette*, ce fut une sensation d'un ordre différent. René Hervil nous donne là une sorte de modèle aussi parfait que possible du film d'adaptation. L'équilibre entre les divers éléments, scénario, technique, photo, montage et interprétation, y est merveilleux. Et Maurice de Féraudy nous donne, de son côté, un modèle de composition dont on chercherait vainement l'équivalent même en Amérique.

*Blanchette* et *Horoga* furent longuement applaudis par un public enthousiaste qui s'étonna de trouver à ces deux films vétérans tant de fraîcheur et de jeunesse.

Il nous reste à remercier M. Fournier, l'actif directeur des Etablissements Lutetia,

qui veilla lui-même avec une obligeance dont nous lui savons gré, à la parfaite réussite de notre séance, ainsi que M. Jacquemond, l'aimable chef d'orchestre des Folies-Wagram, qui adapta avec son talent habituel, les deux films composant notre programme.

Ed. E.



France DHELIA et SÉVERIN-MARS, dans une scène d'*Horoga*.

# UN CINÉMA CLUB INTERNATIONAL

Jean Tedesco annonce la création d'un Cinémaclub International destiné dans sa pensée à obvier aux effets de la réglementation officielle du cinéma français, laquelle « ne peut avoir aucune influence bienfaisante sur l'écllosion de l'art cinématographique naissant ».

Voici le manifeste que Jean Tedesco publie dans *Ciné-Ciné pour Tous*.

Le régime actuel, que rien ne changera vraisemblablement, tend à protéger les éléments nationaux les mieux placés, c'est-à-dire les commerçants installés et les metteurs en scène assermentés. Ces dernières expressions ne s'entendent point péjorativement; ce sont de simples constatations de faits. Par commerçants installés, nous désignons les chefs visibles de notre industrie, ceux que leur importance apparente a placés au sein même de la commission qui nous juge. Par metteurs en scène assermentés nous désignons les réalisateurs, bons ou mauvais, auxquels s'adressent habituellement les producteurs qui possèdent aujourd'hui l'hégémonie du Cinéma. On devine que les auteurs auxquels les industries du film font régulièrement appel doivent remplir certaines conditions de commercialité. Cela revient à dire que les plus heureux sont en général les moins exigeants. Le protectionnisme du Cinéma engage les producteurs à s'enfermer dans la routine assurée par un personnel éprouvé et c'est ainsi que les chefs de certaines maisons éditrices en arrivent à considérer comme des maîtres des confectionneurs assez dépourvus de personnalité. Tels auteurs, tels acteurs. De la médiocrité des inspirateurs découlera la banalité du jeu dramatique. Nous ne sommes pas pessimistes: c'est actuellement un fait. En un mot, il faut être persuadé que la protection du film français, heureuse ou non du point de vue commercial, ne peut nous permettre plus sûrement d'attendre la révélation de talents nouveaux, la consolidation sur ses bases fragiles de la Jeune Ecole Française. . . .

D'autre part, l'application du Décret Herriot tend à nous séparer dès à présent de l'Étranger. Ainsi que nous l'avons expliqué ici même, les maisons d'importation de films entrent dans une ère d'infimes difficultés, encore grossies par le caractère arbitraire des décisions de la Commission de contrôle. Il en découle que les importateurs n'osent faire pénétrer sur notre territoire les films qui, par leur originalité apparente, même la plus bénigne, risqueraient de ne pas satisfaire tous les publics. Les craintes de ces commerçants sont bien justifiables et nous ne pourrions leur reprocher de ne pas mieux veiller au salut de l'art cinématographique international.

Enfin, la censure elle-même, pour l'appeler par son nom, est aujourd'hui multiple et les principes qui la guident menacent de mutiler à chaque instant les œuvres qu'elle consent à laisser projeter en public. Quant au film de tendance audacieuse, soit par la violence de ses expressions, soit par sa liberté de vues, son irrévérence éventuelle — ce film est assuré de ne jamais connaître les honneurs de l'écran. Les considérations politiques et diplomatiques s'ajoutent à ces rigueurs. On sait que les films de la Jeune Ecole Russe, considérables pour la formation de notre art, n'obtiendront que très rarement de notre commission le visa de projection publique. On peut donc affirmer que l'art

russe moderne mériterait d'être connu en France, du moins par les artistes et par l'élite. Il ne le sera pas, si nous ne réagissons, pas plus que l'art allemand ou celui d'aucun autre pays du monde.

Nous avons donc résolu de réagir. Nous avons décidé la constitution d'un Cinémaclub International.

*NOTRE BUT* est de réunir tous les éléments qui, dans le public d'élite du cinéma, ont été convaincus par les raisons que nous venons de résumer. Il s'agit d'empêcher la ruine définitive de notre art. Il est inadmissible que la loi française puisse isoler plus longtemps la pensée française de la pensée internationale — et nous prétendons qu'aujourd'hui le Cinéma est une forme de la pensée internationale.

*NOTRE DEVOIR* est de tendre la main à tous ceux qui, en Europe ou en Amérique, s'efforcent d'élever l'art de l'image mouvante au-dessus de ce que les marchands en on fait, c'est-à-dire une gigantesque entreprise d'abrutissement universel.

*NOTRE VOLONTE* est de permettre à tous ceux qui auront résolu d'appartenir au Cinémaclub International de connaître les œuvres de leurs voisins. (Deux jours d'express nous séparent les uns des autres, quelques heures d'avion, et les bureaux des ministères nous interdisent de communiquer!) . . .

*NOS MOYENS* seront ce que nous voudrions qu'ils soient, ce que notre bonne volonté voudra. L'afflux des cotisations nous permettra de louer des salles et d'organiser nous-mêmes des représentations privées, strictement réservées aux membres du Cinémaclub. Aucune disposition légale ne peut alors nous empêcher de nous réunir et d'échanger des images.

*NOTRE ACTIVITE* sera purement artistique et morale. Si, par la volonté de ses membres, le Cinémaclub devient ce que sont par le monde certaines grandes associations, c'est-à-dire un club riche, la face du problème de l'écran peut changer grâce à lui. Il faut aux industries des inventeurs, des chercheurs, des fous. Il faut au Cinéma des artistes, des chercheurs, des imaginatifs, des idéalistes. Notre rêve est d'assurer la vie à ces éléments essentiels de notre art — et nous pouvons le réaliser. Alors, nous apporterons au Cinéma sa plus grande puissance d'avenir, une réserve d'esprits dévoués, entraînés, féconds. . . .

Nos statuts seront publiés très prochainement. Nous irons vite. Un grand corps est en péril, nous ferons l'impossible pour le sauver. Que chacun, avant même que nous nous connaissions tous, apporte à la cause commune le plus grand effort possible. Pensons à ce que nous serons peut-être demain, grâce à chacun de nous. A Paris, travaillons à nous organiser. A Berlin, notre ami G. W. Pabst fera écho et travaillera dans le même sens que nous. Des lettres sont parties pour Londres, New-York, Stockholm, Rome, Madrid. Bientôt, nos filiales seront créées. Que tous ceux qui veulent déjà nous aider, qui brûlent d'être avec nous, nous écrivent leur volonté. Voici notre première adresse, celle de Paris: Cinémaclub International (Association en formation). Secrétariat permanent: 21, rue du Vieux-Colombier, Paris.

JEAN TEDESCO.



Photo Studio Lorelle.

MARIE GLORY

la nouvelle vedette que Marcel L'Herbier  
nous révélera dans *L'Argent*

# JACQUES FEYDER

JACQUES Feyder n'avait pas besoin de son triomphe de *Thérèse Raquin* pour rayonner. Tous ceux qui tenaient le film français en estime savaient quel savant et subtil compositeur d'images et de rythmes visuels était Feyder. Nous reconnaissons à chacun sa part. Mais il faut avouer que les plus fortes et les plus précieuses émotions cinématographiques, depuis dix ans que le film moderne est né, c'est à l'auteur de *L'Image* que nous les devons.

Intelligent et cultivé, Jacques Feyder ne s'est guère préoccupé d'enrichir l'écran de synthèses métaphysiques, poétiques ou décoratives où il eut simplement affirmé son goût supérieur des idées et des sensations.

Mais plus utilement il s'attacha à créer un vocabulaire des images — base d'un art purement visuel — et en même temps un style adéquat.

Dès sa première grande œuvre, *L'Atlantide*, nous le voyons, avec un simple roman d'imagination, composer un film qui est avant tout un poème visuel. D'autres en eussent fait un film d'aventures, c'est-à-dire un film où l'anecdote eut primé l'illustration atmosphérique du sujet.

Pour la première fois en France, un réalisateur essayait de situer une action dans un cadre strictement adapté et de faire du paysage le personnel essentiel du film.

Ce paysage, ce personnage, c'était le désert. Jacques Feyder n'a jamais voulu se cantonner dans un genre parce que précisément le genre cinématographique n'est pas déterminé pour lui par les caractères extérieurs qui se distinguent dans l'art du théâtre ou dans l'art du roman. Qu'il compose des tragédies (*Visages d'Enfants*, *Carmen*, *Thérèse Raquin*), des comédies (*Gribiche*), des drames symboliques (*L'Image*), Feyder a toujours en vue la même animation de la vie, de la vie réelle qui tombe sous le sens, et aussi de la vie intérieure que découvre l'intuition.

Si son but est la recherche du rythme visuel, sa méthode d'extériorisation est l'intuition.

On pouvait croire, avant lui que le cinéma était éternellement voué aux seuls faits matériels et que les mystères de l'âme lui étaient interdits. *L'Image* en ouvrant des infinis psychologiques insoupçonnés créa véritablement un cinéma spiritualiste d'une acuité et d'une souplesse merveilleuses, un cinéma d'âme

et de pensée auquel nous pourrions désormais demander les plus subtiles extériorisations.

Le coup de génie de *L'Image* ne fut pas généralement compris. Cependant il y avait là de quoi révolutionner l'art cinématographique, car ce film lui faisait précisément exprimer ce qui lui avait été interdit jusque là : l'être intérieur.

Appliquant la même méthode d'introspection intuitive, Feyder avait précédemment adapté ce chef-d'œuvre d'Anatole France, *Crainquebille*. On remarqua moins la délicatesse extrême du procédé d'analyse parce que Feyder cachait cette analyse sous les dehors charmants de la fantaisie et du sourire ironique.

Mais avec *Visages d'Enfants* se reconnut définitivement, et d'une façon éclatante pour tous, l'aptitude extraordinaire du réalisateur à pénétrer les secrets profonds de l'âme humaine et à les exprimer en rythmes visuels.

Aucun metteur en scène au monde n'est capable comme Jacques Feyder de traduire en images les états d'âme. Je disais que les genres ordinaires n'existaient pas pour lui. Des choses, de toutes choses, il voit le dedans bien plus que le dehors. Un paysage, une douleur d'enfant, une inquiétude de femme, un décor rustique, une réunion mondaine, un spectacle de foule, de simples objets matériels, vivent sous son regard et sous le

nôtre d'une vie profonde qui dépasse les formes extérieures du monde et en atteint la réalité même.

Dans cet esprit il sait établir les parallélismes qui accusent l'émoi de ses personnages. Souvenez-vous seulement du rythme lent des bœufs revenant du labour dans *L'Image*. La nature associée au jeu douloureux de l'âme humaine. Quelle dignité nouvelle conférée à l'art visuel !

Ce que nous venons de dire suffit à classer Jacques Feyder dans l'ensemble de la production française. Instinctivement plus que volontairement dégagé des préoccupations de genre, Feyder a trouvé un style qui s'applique admirablement aux analyses les plus ténues et aux symbolisations les plus audacieuses. Cet effort d'introspection dont lui seul semble capable, élargit indéfiniment l'horizon du cinéma.

Nous saluons Jacques Feyder comme le véritable initiateur de la peinture d'âme à l'écran.

Georges DARHUYS.



Jacques FEYDER

## Lumière... Image...

A ÈVE FRANCIS

*Quel peintre merveilleux a donc sur sa palette  
Pétri le bleu profond de ce beau soir d'été ?  
Quel être imagina ce nocturne enchanté ?  
Ou quel musicien ? Quel rêveur ? Quel poète ?*

*Est-ce un conte de fée, un poème magique ?  
Jardins silencieux, bois sombres et touffus,  
Quel dieu vous a donné tout ce charme inconnu,  
Baigné d'une clarté si douce et nostalgique ?*

*On n'entend pas le vent bruire dans le feuillage,  
On n'entend pas le fleuve écarter les roseaux ;  
Pourtant de longs frissons palpitent sur les eaux,  
Et des tressaillements rythment le paysage...*

*Moderne magicien, divinité nouvelle,  
C'est un siècle sans rêve, un jour, qui te créa ;  
Et pourtant, malgré lui, Image, ô Cinéma,  
Tu le berces de songe et de vie irréelle.*

*Sous ton pinceau charmeur s'anime la chimère  
Entr'ouvrant à nos yeux son voile éblouissant ;  
Car n'as-tu pas en toi le pouvoir tout-puissant  
De dispenser au monde et l'Ombre et la Lumière ?*

Denyse HANOTTE

# LIBRES PROPOS

Les musiciens — il s'en trouve parfois dans les salles obscures — souffrent véritablement de voir ou plutôt d'entendre la musique martyrisée par le préposé à la direction de l'orchestre qui, adroit adaptateur, n'est pas nécessairement un Nikisch ou un Weingartner.

Une grande et luxueuse salle des boulevards prétend inaugurer tous ses spectacles par une page symphonique. Cela part d'un excellent naturel. Mais le chef d'orchestre qui conduit parfaitement le chant indien de *Rose-Marie* ou le dernier fox-trott à la mode, est lamentable en Kapellmeister.

Ce n'est pas évidemment de sa faute et il fait le plus consciencieusement qu'il peut son métier.

N'empêche que les vrais musiciens qui savent ce qu'est la musique, souffrent d'entendre l'adorable ouverture d'*Obéron* métamorphosée en marche militaire!



Nous demandons à M.M. les chefs d'orchestres à qui on impose des préludes ou des interludes symphoniques dans les salles de cinéma de diriger ou de renoncer à la musique.

Beethoven, Weber, Schumann, Mozart, Wagner, Berlioz, Saint-Saëns, Debussy veulent être respectés.

Que dirait-on d'un opérateur qui saboterait la projection?



Autre chose. Nous demandons qu'on indique au public par un moyen quelconque — programme imprimé ou inscription lumineuse — le titre de l'œuvre musicale exécutée par l'orchestre en dehors de la projection.

Il est inadmissible qu'on retienne l'attention de ce public pendant cinq ou six minutes sur une œuvre musicale sans lui faire savoir ce qu'on lui joue.

Le cinéma qui a tant fait pour l'éducation musicale du grand public se doit de remédier à cette erreur.



Dans *Le Quotidien*, notre collaborateur et ami V. Mayer s'en prend avec véhémence et raison aux mauvais titreaux.

« Il n'est pas rare de constater, écrit-il, que les titreaux attribuent vraiment une importance et une place par trop considérables à leur littérature et déplacent ainsi le centre de gravité en leur faveur. »

C'est ainsi que des éditeurs croyant bénéficier d'une publicité avantageuse ont confié le tirage de leurs films à des écrivains qui n'avaient aucune expérience du style cinématographique, Théodore Valensi, Saint Granier, pour ne citer que les moins compétents. Ils payèrent ces amateurs très cher et furent très étonnés de voir le public rire ou il fallait pleurer et inversement.

Quand donc le cinéma sera-t-il raisonnable?

Le droit de critique est-il absolu? En d'autres termes, a-t-on le droit de démolir systématiquement et sans aucune indulgence d'un point de vue purement personnel, des œuvres que d'autres jugent très respectables?

Notre sympathique confrère Pierre Gilles revient sur cette vieille question à propos d'un procès récent:

« Un critique consciencieux de ses devoirs, écrit-il dans *Le Matin*, ne se permet pas d'exécuter en quelques lignes les œuvres produites, il ne se permet surtout pas de conclure que ces œuvres doivent être uniquement applaudies ou sifflées.

« Il lui est loisible, à la condition de bannir toute haine, de dire ce qui, à son sens, n'est pas souhaitable ni bon dans l'œuvre qu'il veut critiquer; mais comment appeler critique la volonté de nuire et de nier l'effort?

« Dire d'une pièce quelconque: « Elle est immonde et il faut la siffler », ou: « Ce film est un mauvais film » sans apporter les raisons de ces conclusions extrémistes, ne peut être considéré comme de la critique, mais comme une diffamation. »

Et nous sommes bien de cet avis!



La réaction, contre les dangereuses idéologies du décret Herriot commence à se manifester.

Jean Tedesco annonce dans *Cinéa-Ciné*, la fondation de son « *Cinémaclub international* » et Henry Lepage dans *La Griffe Cinématographique* écrit:

« Au moment que la Commission Ministérielle du Cinéma évolue vers un esprit international, il semble que le moment soit en effet des plus propices pour songer que l'Angleterre offre des ressources de tous ordres pour une production commune.

« Londres n'est qu'à quelques heures de Paris.

« Prenez vos billets, Messieurs. Et allez chercher des affaires Outre-Manche.

« Cela vaudra mieux que de vous gargariser avec des théories xénophobes dangereuses pour la vie même du Cinéma Français. »



Trois stars illustres d'Hollywood sont arrivés à Paris à huit jours d'intervalle. Ils ont déclaré tous les trois aux journalistes qui les interrogeaient et sans s'être concertés:

— Ah! Paris!.. la France!.. J'aime beaucoup la France! Mon rêve serait de tourner un film dans votre magnifique pays!..

Serait-ce un leit-motiv appris au départ de New-York, une sorte de « compliment » pour nous faire plaisir?

LES QUATRE.

Après le succès de Thérèse Raquin

## Quelques minutes avec Gina Manès

**B**OULEVARD de Clichy. Le restaurant Mos-sino. Tout ce que le cinéma compte de personnalités sympathiques se retrouve là.

Voici Julien Duvivier et Henry Lepage à cette table. Armand Bernard, Gina Relly et Jean-Charles Reynaud à cette autre. Un peu plus loin, c'est l'ineffable Lionel Salem, très entouré de jolies femmes, qui est en train d'expliquer:

« Quand j'ai tourné le Christ dans *L'Agonie de Jérusalem...* »

Là-bas, Albert Dieudonné raconte à des amis:

« Lorsque j'étais Napoléon... »

Je serre des mains. Je regarde autour de moi. J'hésite... A quelle table de gens sympathiques vais-je m'asseoir parmi ces tables de gens sympathiques?

Mais tout à coup, je suis tiré de mes réflexions par une violente douleur à la jambe... C'est Bouly, le chien délicieux de Gina Manès, qui vient de me reconnaître et s'efforce de déchirer le bas de mon pantalon. Il paraît que Bouly est un chien charmant... Mais nous ne nous sommes jamais compris!...

— Gina Manès! Je vous croyais à Berlin?

— Je suis de passage à Paris pour quelques jours seulement. Je viens de tourner à Marseille pour le compte de la firme allemande qui m'emploie actuellement et j'ai profité de ce voyage pour m'arrêter à Paris afin d'assister à la présentation de *Thérèse Raquin...*

— ...Qui fut pour vous un véritable triomphe!

— Je suis enchantée d'avoir tourné ce rôle et je trouve que travailler sous la direction de Jacques Feyder est un vrai plaisir.

Ce film a obtenu un très gros succès à Berlin et, depuis, je ne cesse de travailler là-bas.

— Oui, je sais. Vous avez tourné aux studios de la U.F.A. « *Looping the loop* ».

— *Looping the loop*? Mais c'est déjà de l'histoire ancienne? C'est le film que j'ai interprété tout de suite après *Thérèse Raquin*. Pensez que depuis, j'en ai tourné six autres!

— Oh! Mais on travaille vite, à Berlin!...

— Très vite! On ne perd pas une minute et lorsque, par exemple, un metteur en scène m'engage pour tourner du 15 au 25 avril, je sais qu'il s'est arrangé pour tourner toutes les scènes dont je fais partie pendant ce laps de temps et je suis certaine d'être libre le 25 avril exactement!

— Comment font les réalisateurs? Ils tournent donc les scènes sans les répéter?

— Au contraire, on répète deux et trois fois avant de tourner.

— Mais alors... par quel miracle...

— Le temps que l'on perd en France provient du réglage des lumières. Dans un studio berlinois, il suffit d'un bref commandement pour que les nombreux électriciens du studio donnent exactement les lumières que les opérateurs ont demandées.

J'apprends à Gina Manès qu'on vient de présenter avec succès le film qu'elle a tourné sous la direction de Cavalcanti

avant son départ pour Berlin: *Le Train sans yeux*.

L'heure passe avec une rapidité affolante:

— Quand aurons-nous le plaisir de vous voir revenir parmi nous?

— Je reçois maintenant beaucoup de propositions pour tourner en France mais les contrats que j'ai déjà signés en Allemagne vont me retenir là-bas au moins jusqu'en juillet. Ensuite, si je peux travailler ici, je ne demande qu'à revenir. »

A regret, je quitte cette grande artiste... Je traverse le restaurant pour regagner le boulevard...

A une table, Albert Dieudonné raconte à des amis:

« Lorsque j'étais Napoléon... »

Plus loin, Lionel Salem explique à ses admiratrices:

« Quand j'ai tourné le Christ dans « *L'Agonie de Jérusalem* »... »

Je vois encore Jean-Charles Reynaud, Gina Relly et Armand Bernard... Lepage et Duvivier...

Et, résolument, je m'enfonce dans le tourbillon du Montmartre nocturne.

Pierre WEILL.



Gina MANÈS Vue par Chenal

Edmond Ratisbonne présente

## LE FOU ET LA DERNIÈRE GRIMACE

**D**EUX très beaux films viennent de nous être présentés par l'actif directeur des Grands Spectacles Cinématographiques, Edmond Ratisbonne: *Le Fou* adapté du célèbre drame de Pirandello, *Henri IV* et *La Dernière Grimace*.

De telles œuvres sont rares à l'écran et il nous plaît de remercier Edmond Ratisbonne pour la sensation d'art qu'il nous a procurée.

*Le Fou* est particulièrement destiné à un grand retentissement, car il nous apporte une note nouvelle dans une atmosphère de poésie intense et de violent pathétisme.

On réclame de tous côtés très justement des scénarios intelligents et originaux. En voici un. Il est de la plus haute qualité.

Le sujet de l'*Henri IV* de Pirandello est connu.

Un richissime comte italien devient subitement fou à la suite d'un accident de cheval pendant une fête de reconstitution historique qu'il donnait dans ses domaines. Il se croit l'empereur Henri IV dont il incarne le personnage. Son entourage, pour ne pas contrarier sa folie, organise la mise en scène somptueuse et archaïque qui permet au comte de vivre son rêve insensé. A la faveur d'une circonstance dramatique, il recouvre la raison. Il n'avoue sa guérison qu'à quelques serviteurs fidèles et se sert de sa folie désormais feinte pour châtier le ravisseur de son amour. Mais tragique conséquence de sa vengeance : il doit poursuivre sans trêve la comédie de la folie pour échapper à la justice des hommes.

Sur un thème si puissamment original, Amleto Palermi a composé un film que l'on peut sans hésiter qualifier de chef-d'œuvre. Malgré sa tendance idéolo-



Maurice de FÉRAUDY, dans *La Dernière Grimace*



Conrad VEIDT, dans *Le Fou*

gique il se trouve être profondément cinéma et ce n'est pas son moindre mérite.

L'interprétation de Conrad Veidt lui confère une sorte de sublimité qui sera ressentie par tous les spectateurs même les moins prévenus. Voici peut être la plus belle composition d'écran depuis que le cinéma existe. Jamais en effet on n'exprima tant de choses avec si peu de gestes. D'un art visuel, Conrad Veidt fait un langage intérieur extraordinairement subtil et qui est le langage même de la pensée.

*La Dernière Grimace* est d'un ordre moins élevé. L'action a pour cadre un cirque forain puis un somptueux music-hall. Le héros de l'aventure est un petit clown de baraque qui devient une étoile de palace parisien. Cette ascension vertigineuse cause son malheur, car s'il y gagne la fortune il y perd son amour.

Le film a été réalisé pour la Nordisk par A. W. Sandberg qui a fait preuve d'une réelle maîtrise dans la composition des divers tableaux, milieux forains, maison de couture, coulisse de music-hall, impressions de Paris, etc...

Maurice de Féraudy campe une extraordinaire silhouette de vieux directeur de cirque forain qui fera sensation. Gösta Ekman supporte le poids du personnage principal avec une sensibilité vibrante et Karina Bell est charmante en amoureuse inconsistante, Citons également la belle Edmonde Guy dans une figure un peu fugitive.

R. T.

## NADIA VELDY

**A**UX Studios Réunis, rue Francoeur, Louis de Carbonnat réalise pour Erka-Prodisco *L'Aigle de la Sierra*.

Sous l'œil attentif du metteur en scène, les trois opérateurs, Blanc, Guichard et Barthe sont en train de tourner un premier plan de Nadia Veldy, une nouvelle artiste française dont on dit grand bien.

J'ai pu d'ailleurs constater au cours de cette prise de vues que cette jolie artiste possède un tempérament et une sensibilité que bien de ses aînées pourraient lui envier.

La scène est enfin tournée et Nadia Veldy peut prendre quelques minutes de repos.

Je la suis dans sa loge. Une loge confortable et très élégante. De jolis vases chinois. Des fleurs, beaucoup de fleurs. Et un splendide appareil de T. S. F. que la vedette utilise parfois pour distraire les attentes qu'elle doit subir tandis que les opérateurs règlent les lumières.

— Figurez-vous, me dit-elle, que lorsque je suis arrivée ici, il y avait en tout et pour tout, quatre murs, une chaise et une glace. C'est moi qui ai tout arrangé.

Je félicite mon interlocutrice du goût très sûr dont elle a fait preuve en meublant coquettement cette loge et l'interrogatoire commence aussitôt.

Nadia Veldy, en dépit de son nom de consonance étrangère, est une pure Française, née dans l'un des plus beaux coins de la Provence : Arles.

Elle s'intéressa de bonne heure au cinéma. Tourjansky, le célèbre metteur en scène russe, qui était un ami de sa famille, voulut la faire tourner, elle avait à ce

moment 16 ans et ses parents s'y opposèrent formellement.

Quelques années plus tard, Nadia Veldy réussit à faire fléchir l'autorité de sa famille, et Tourjansky, qui partait alors pour l'Amérique, la présenta à Volkof qui lui fit tourner pour ses débuts le rôle d'une soubrette de *Casanova*. Elle y remporta un succès personnel qui lui permit d'obtenir tout de suite après, un autre engagement; c'est ainsi qu'elle interpréta le rôle de l'ingénue de *Cœurs Héroïques*, sous la direction de Pallu.

Elle tourne maintenant avec deux metteurs en scène différents : L. de Carbonnat, qui lui a confié le principal rôle féminin de *L'Aigle de la Sierra* et Boudrioz pour qui elle interprète le rôle de l'aide d'un grand chirurgien dans *Vivre* (nou-

veau titre adopté pour *Le Créateur*). Nadia Veldy, comme beaucoup de méridionales, est une jolie brune aux yeux noirs, qui réalise le type parfait de l'Espagnole; c'est dire que le rôle qu'elle va créer dans *L'Aigle de la Sierra*, légende de la vieille Espagne, sera parfaitement à sa taille et qu'elle pourra s'imposer définitivement au public français, en attendant d'autres créations promises à son talent et à sa beauté.

P. W.



Une expression de Nadia VELDY



Nadia Veldy se repose entre deux prises de vues dans sa loge des Studios Réunis, à laquelle elle a su donner un parfum de confortable élégance et de joli agrément.

# De-ci, de-là, dans les Studios et ailleurs...

## Un quart d'heure avec Pierre Lestringuez et quinze minutes avec Maurice Gleize.

A notre entrée une grande activité règne au studio Gaumont. Pas un seul coin de la vaste verrière qui ne demeure inoccupé. Deux metteurs en scène y travaillent activement, ce sont Pierre Lestringuez et Maurice Gleize.

Chacun de son côté poursuit la réalisation des intérieurs de son film. Rendons leur visite.

Voici un vaste et luxueux décor qu'inondent de lumière six majestueux sunlights. Sur ce fond clair les silhouettes des réalisateurs et des opérateurs se profilent de curieuse façon. Sur un haut praticable, le metteur en scène lance des ordres à l'aide d'un microphone perfectionné. Un immense pavillon les transmet sur un ton guttural.

Coup de sifflet, on va tourner. Les artistes, ayant vérifié leur maquillage, écoutent attentifs les indications du réalisateur. Celui-ci n'est autre que Pierre Lestringuez qui dirige les prises de vues d'*Hara-Kiri*. Les interprètes qui se préparent à jouer, sont la délicate Marie-Louise Iribé, Constant Rémy et un amour de chien pékinois.

Lestringuez donne les dernières indications, modifie un éclairage siffle à nouveau. Georges Asselin et Maurice Forster, les deux opérateurs enregistrent flegmatiquement la scène. Celle-ci terminée, je m'approche du réalisateur.

— Alors, vous voilà devenu metteur en scène. Pourquoi ne pas l'avoir signalé ?

A cette remarque, Pierre Lestringuez sourit.

— Pourquoi ! C'est par intérim. Je remplace Henri Debain actuellement souffrant. J'ai déjà fort à faire comme scénariste et souhaite non seulement pour lui mais pour moi aussi le prompt rétablissement d'Henri Debain.

— Et de quoi souffre-t-il ?

— D'une jaunisse.

— Ah, c'est tout a fait ce qui convient pour *Hara Kiri*. Et le film ?

— Ça va très bien. Nous avons été faire un séjour de six semaines à Chamonix où nous avons tourné d'importantes scènes de sports d'hiver et une remarquable tempête de neige. De retour à Paris il y a seulement quelques jours, nous avons entrepris les intérieurs.

— Les décors sont splendides.

— N'est-ce pas ? Et ce que vous voyez n'est rien en comparaison de ceux qui nous restent à tourner. La plupart sont japonais et ont été reconstitués d'après des documents authentiques. Ainsi la salle du Soghun sera la reproduction d'une salle du musée Guimet de Lyon et une des rues les plus pittoresques de Tokio, sera aussi fidèlement reproduite au studio. Vous voyez, ce n'est pas un petit travail.

— Et vos interprètes ?

— Ils sont tous remarquables. Voici tout d'abord Marie-Louise Iribé qui en plus des fonctions d'administratrice du

film en est la principale interprète. Elle fera, j'en suis sûr, dans le rôle de Nicole Daomi, une création très pittoresque...

— Et sympathique !

— Non, au contraire, c'est le seul méchant rôle du film. Les autres artistes sont Constant Remy qui pour personnifier Daomi Samura, a recours à un maquillage étonnant. Qui le reconnaît sous ce masque parfait d'asiatique.

En effet, Constant Remy dans son interprétation d'*Hara Kiri* s'est composé un visage digne de Lon Chaney.

— Les autres interprètes, poursuit Pierre Lestringuez, sont André Berley : le policier ; Lias Szi Jen, un japonais authentique : le prince Fujiume, puis Lubusquière et Komori qui interprètent respectivement les rôles de l'ambassadeur et du marquis Amaji. Vous connaissez nos opérateurs. Jean Erard seconde Mme Marie-Louise Iribé dans l'administration et Broquin est toujours notre fidèle régisseur.

— Et le scénario ? Vous qui en êtes l'auteur, vous pouvez m'en révéler l'action.

— Détrompez-vous, je ne vous raconterai pas le sujet d'*Hara Kiri*. Je vous dirai seulement qu'il est basé sur des faits rigoureusement authentiques qui se sont déroulés en France et au Japon il y a quelques années.

A ce moment, les lumières étant de nouveau en place, Pierre Lestringuez après m'avoir serré la main avec une sympathique énergie, reprend sa mise en scène momentanément interrompue. Et quittant le décor d'*Hara Kiri*, nous nous approchons de celui où tourne Maurice Gleize.

L'heureux réalisateur de *La Madone des Sleepings* semble affairé. En bras de chemise, le mégaphone à la main, les yeux protégés par une large visière de celluloid il va et vient dans le décor surveillant avec soin les moindres détails.

Le décor est celui d'une chambre d'enfant aux murs décorés de ces dessins naïfs et charmants qui nous réjouirent autrefois et le sol est jonché de tout un lot de jouets. On ne peut faire un pas sans risquer d'écraser soit un ours de peluche, soit les rails d'un splendide chemin de fer, soit encore un paon faisant majestueusement la roue.

— Bonjour, nous dit Maurice Gleize en nous saluant de la main, c'est gentil de venir nous voir. Laissez-moi donner quelques indications à Sandra Milovanoff, Victor Vina et Rudolf Klein Rogge et je suis à vous.

Nous attendons quelques instants et la scène terminée, l'excellent et sympathique réalisateur met sa promesse à exécution.

— Vous désirez des renseignements sur mon film. Je vous les donne volontiers, car *Cinéma* est une revue qui me plaît beaucoup et je suis heureux de recevoir la visite de son collaborateur. Comme vous le savez, je mets en scène un film tiré d'un roman de Trilby : *Monique, poupée française*. J'ai réalisé les extérieurs sur la Côte d'Azur où mes interprètes et moi avons séjourné pendant un bon mois. Le soleil sans doute ne se montra pas toujours clément, mais me permit néanmoins de réaliser de belles scènes. Vous connaissez mes interprètes. Ce sont Sandra Milovanoff qui personnifie Monique avec émotion, Victor Vina est son mari et Rudolph Klein-Rogge, le célèbre Rottwang de *Metropolis*, joue un rôle antipathique et le petit Bobby Blanc est un petit garçon émouvant et sensible.

Agnel mon opérateur, a réalisé de remarquables photographies et fut à certains moments où nous n'avions pas le cœur à rire le boute-en-train de la troupe.

Vous désirez sans doute des photos. Jules Rosen, mon assistant, vous fera voir la collection mais surtout n'en prenez pas, demandez-en plutôt à Jean Rosen, l'administrateur ou à Mme Faure, la productrice, ils se feront l'un et l'autre un plaisir de vous en donner. Et ce disant, Maurice Gleize reprenant son scénario s'en retourne vers ses interprètes à qui il explique la scène suivante.

— Au revoir *Cinéma*, me dit-il, revenez me voir, vous serez ici le bienvenu.

## En bavardant avec Georges Carpentier

Georges Carpentier, le célèbre boxeur fait du cinéma. Engagé par M. Jacques Natanson pour tourner le principal rôle dans un film, il travaille actuellement au studio de Billancourt sous la direction de MM. Mario Nalpas et Henri Etiévant. Nous n'avons pas manqué ce mois-ci de lui rendre visite et le sympathique champion nous reçut d'une façon très cordiale.

On tournait une des scènes les plus importantes. Schidneck le décorateur s'était surpassé. Un salon très moderne aux lignes hardies, aux meubles dernier cri, se dressait au milieu du studio. Dans un coin, sur une estrade, jouait un orchestre, tandis que partout évoluait tout un monde de figurants en habit ou en robe de soirée. Etiévant, en bras de chemise, suant, soufflant, allait et venait se démenant comme un diable, donnant des ordres et réglant un éclairage. Mario Nalpas plus calme, surveillait les moindres détails, expliquait aux opérateurs la scène à filmer.

Pour la nième fois, l'orchestre se mit à jouer « *Rosé-Marie* » cependant que l'adorable June Roberts rythmait la fameuse danse de l'éventail. Pour la nième fois les figurants dansèrent. Soudain une détonation retentit, tous s'arrêtèrent surpris. Parmi eux un homme se détacha et se précipita en avant. Il était élégant et sympathique : c'était Carpentier. La scène terminée je m'approchais de lui et nous bavardâmes longuement.

— Alors, vous êtes heureux de faire à nouveau du cinéma !

— Oh oui ! cela me plaît énormément. Ce ne sont pas mes débuts, ceux-ci remontent en 1922 lorsque j'ai tourné pour le compte d'une firme anglaise. Le film que je tourne actuellement est pathétique et fertile en émotions. Nous avons tourné en plein bled algérien des scènes très mouvementées et il y a quelques jours, ici-même dans un autre décor j'ai eu à défendre Michèle Verly contre une bande de moricauts forcenés et peu engageants.

Un coup de sifflet. Un appel : Carpentier ! vint interrompre momentanément notre conversation.

MM. Etiévant et Nalpas avaient besoin pour une scène de leur principal interprète. Je m'approchais de Jacques Natanson qui se fit un plaisir de me donner d'autres renseignements.

— Vous avez vu Carpentier me dit-il, nous avons encore Michèle Verly, qui joue un rôle très émouvant. Contrairement à ce que vous pouvez croire elle n'épouse pas Carpentier à la fin du film. Elle meurt au contraire. Henry Krauss est un musicien, c'est lui qui est l'auteur de cette symphonie ; la distribution se complète par Régina Dalthy et Olga Day, toutes deux dans des rôles très émouvants.

A ce moment, Carpentier vint se joindre à nous, se mit à nous raconter mille et une anecdotes survenues à la troupe lors de son séjour en Algérie.

— Quelle vie avons-nous mener là-bas ! Pas d'eau potable, des moustiques et un soleil de plomb. Je préfère encore être ici, à côté des sunlights, qu'avec les indigènes et leurs chaumeaux.

M. Jacques Natanson très aimablement, me montre des photographies. Elles sont vraiment splendides. Avec cela le scénario est passionnant. Réalisateurs et interprètes ont fait leurs preuves. Nul doute, *La Symphonie Pathétique* sera un beau film.

## Quelques instants en Espagne avec El Tempranillo

En allant un jour au studio de la rue Francœur, j'y ai fait la connaissance d'un bien sympathique bandit. Celui-ci vêtu à la mode des cavaliers espagnols, la tête serrée par un mouchoir de couleur claire, me reçut fort aimablement. Contrairement à ce que je m'attendais tout d'abord, il ne me garda pas prisonnier afin de me relâcher moyennant une forte rançon. Il fut avec moi un homme charmant me parlant du cinéma en fin connaisseur.

A nos côtés quelques individus vêtus comme les contrebandiers de la Sierra Nevada échangeaient entr'eux quelques propos et le décor qui se trouvait non loin de nous était celui d'un patio d'auberge. Un homme vêtu à la française vint interrompre notre conversation.

— Allons Navarre, dit-il à mon interlocuteur, c'est à vous. Nadia Veldy est prête, on va tourner.

C'était Louis de Carbonnat qui réalisait les intérieurs de son film *L'aigle de la Sierra*.

M. C. Torres son assistant, s'approchant de moi, s'offrit aimablement à me communiquer tous les renseignements dont j'avais besoin. Je sus alors que Navarre était l'interprète du principal personnage et qu'à ses côtés jouaient C. Torrès : le lieutenant des contrebandiers ; Madeleine Guitty : Sona Juliana ; Berthe Jalabert : Martha ; Flore Deschamps : la nièce ; Adolphe Bernades : Don Joaquin et la délicieuse Nadia Veldy : Marsa.

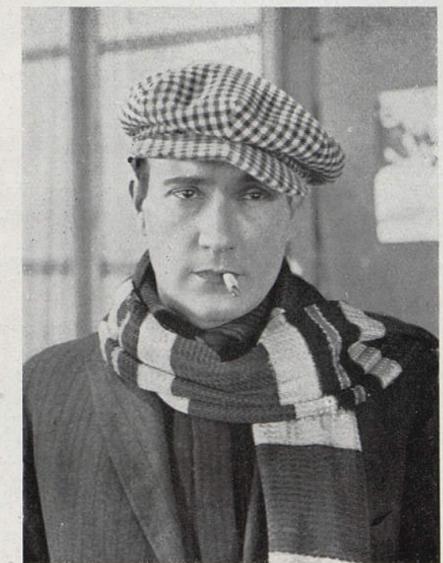
Les extérieurs, continua de m'expliquer C. Torrès qui ayant tourné en Amérique, fut l'assistant pour plusieurs films de Cecil B. de Mille, furent tournés dans la Sierra Nevada et aux environs de Pô. Nos opérateurs sont Géo Blanc et Barthe. Demandez-leurs ce qu'ils pensent de notre séjour là-bas : tous deux pourront vous raconter de nombreuses et amusantes anecdotes.

— Le scénario !

— Il est de Jean-Louis Bouquet qui l'a tiré d'une vieille légende espagnole. C'est l'histoire d'un hors la loi sympathique, s'attaquant aux riches et défendant les malheureux.

M'approchant du décor, je regardais tourner la scène et ce ne fut que tard dans l'après-midi que je pris congé du Tempranillo et de ses acolytes charmants.

GEORGE FRONVAL.



Jean Angelo dans *Une Java*

# MELLE SPINELLY

— Eh ! bien, posez-moi des questions.

Telle est la phrase qui tombe, nette, de derrière un paravent, lorsque je pénètre dans la loge de Mlle Spinelly.

— Soit ; mais je suis ici surtout pour obtenir des confidences. Le public vous apprécie au Théâtre de la même façon, ou à peu près, que dans vos numéros de fantaisie. Je me doute pourtant de vos préférences...

— Le Théâtre. J'y suis mieux dans mon élément. Il me faut des rôles pour rendre vivante ma personnalité, lui donner libre cours...

— A vous plus qu'à toute autre.

— Le Music-Hall interdit trop souvent toute initiative. Il ne permet ordinairement pas de joindre, au côté plastique, la note artistique, la note que je m'efforce d'apporter dans tout ce que je fais.

Le paravent s'écarte. D'une élégance scénique irréprochable, Mlle Spinelly paraît, en robe sable. Nu-tête encore, elle ne coiffa que plus tard un petit chapeau sans bord qui mettra en valeur son caractère déjà si marqué, si aimé. Elle ne rit pas. Prise par un sujet sur lequel elle a visiblement beaucoup à dire, sur lequel elle veut beaucoup dire, les questions deviennent superflues.

— ...Le Music-Hall à ses qualités, de puissants moyens ; mais il manque de « type artistique » ; je n'y trouve pas — comme il me serait possible de le faire au cinéma — la faculté d'un apport, comme au théâtre également, quelquefois.

— *Le Dompteur* ?

— Oui. Deux extrêmes : *Kiki*, *le Dompteur*. Au dire même des auteurs, j'ai beaucoup apporté à cette dernière pièce... des choses qui n'y étaient pas. *L'École des Cocottes*, tenez. *Souris d'Hôtel* m'a plu aussi. *Le Roi* est un très bon rôle. Une pièce pour moi comme un scénario, dont je peux extraire le personnage — le personnage, comprenez-vous ? — l'interpréter.

— Rendre sensibles des nuances seulement ébauchées ? D'autres encore ?

— *Le créer*. Tous les rôles ne permettent pas cela, malheureusement. Certains me brident. Alors, je ne peux pas, que voulez-vous...

Mlle Spinelly ne me fait pas d'aveux de ce genre, mais je comprends que les rôles qu'elle n'a pas pu aimer ne la laissent jamais indifférente. Elle prend parti, du reste :

— J'aime la difficulté. J'ai trop rarement eu l'occasion de rencontrer ce que j'aime. Je voudrais pouvoir interpréter des personnages un peu irréels, et me révéler comédienne fine, dans une atmosphère de beauté plastique et de haute fantaisie. Je pense en ce moment à *Plus ça change*, de Rip : la femme à travers les âges, des incarnations différentes, six ou sept au cours d'une même pièce : Ninon de Lenclos, par exemple. Je souhaite une œuvre nouvelle, dans le genre de *la Femme et le Pantin*, un nouveau *Dompteur*.

Elle me dit son affection particulière pour tout ce qui est décoratif ; et, de ses auteurs et de ses rôles favoris, Mlle Spinelly en vient à me parler de ses partenaires préférés :

— Ce que je veux que vous disiez, c'est la joie que j'ai eue

à paraître aux côtés de Lucien Guitry, joie attendue depuis presque mes débuts. J'adore jouer avec Debucourt, Blanchard, Alcover. Je n'ai pas encore eu la satisfaction de créer une pièce avec Victor Boucher, ce qui arrivera peut-être d'ici quelquel temps.

Voyez-vous, mon rêve, ce serait tout de même le music-hall, mais un music-hall doué de personnalité. Avec les sommes énormes dont disposent les établissements pour grands spectacles, n'y aurait-il pas la possibilité de concevoir des programmes plus éclectiques ? Je vois une Pavlova, puis des musiciens... tenez, il y a à Londres, des nègres, des chanteurs, qui font des choses merveilleuses. Cela, entrecoupé d'exhibitions très décoratives, beaucoup de costumes et de luxe. Ce sont des spectacles de ce genre qui pourraient plaire, une suite de spectacles courts.

— Agréables...

— ...Et qui ne feraient que passer.

— L'attraction n'excluant pas l'intelligence, en somme. La réconciliation de l'exhibition et de la pensée ?

— Le souci d'un goût vraiment sûr. J'aurais par exemple le Théâtre des Champs-Élysées...

Mlle Spinelly continue-t-elle à rêver, ou bien plutôt, expose-t-elle déjà un programme ? Elle ne me permet pas de le discerner et passe. Mais je la vois si convaincue, ses idées sont si précises, qu'il ne m'est pas possible de rester indifférent à cet enthousiasme, et de ne pas désirer, avec elle, une si souhaitable

renovation. Oui, je serais éloquent si je parvenais à transmettre, avec ces lignes, ses pensées, sa voix enveloppante qui me les exprimait.

Puis, soudain, elle m'avoue ne pas être encore satisfaite.

— Voilà pour le Théâtre. Un de mes désirs serait de pouvoir jouer de belles pièces, mais aussi de tourner de beaux films. Le Cinéma me tente. Cependant, là encore, ne pas créer n'importe quoi. J'irais en Allemagne. Les Allemands sont en effet à ce sujet remarquables. *Variétés*, m'aurait plu, *Métropolis* également : le personnage diabolique et double de *La Sorcière* m'aurait intéressée. Les créations comiques aussi. Enfin, la féerie : *Shéhérazade*, dont Volkof fera certainement un admirable film.

— Le public vous réservera certainement un accueil enthousiaste à l'écran. Vous pouvez y apporter — et vous n'y manquez pas — les qualités puissantes qui vous font aimer à la scène. Mais ne regretterez-vous pas, vous, tous les moyens fatalement perdus.

— Il y a ma voix, évidemment. C'est une des forces sur lesquelles je compte. Mais déjà au théâtre j'aime émouvoir avec du silence.

— Les gestes, l'expression, c'est entendu, seront respectés. Comme vous le disiez tout à l'heure : la comédienne fine, dans une atmosphère de beauté plastique, de fantaisie. Vous serez pourtant contrainte à abandonner tout ce qui ne peut pas se séparer de la véritable présence.



Mlle SPINELLY s'entretenant avec notre collaborateur E.-G. de Mèredieu

— La couleur ?

— Oui, la couleur, que vous traînez attachée intensément à tous vos pas, la couleur qui accompagne tous vos gestes, et dont les expressions mêmes de votre visage se trouvent constamment éclairées. Si j'étais peintre, j'ambitionnerais de faire une toile avec vous. Vous êtes de ces êtres dont la présence transforme. Ici se retrouve, comme à la scène, comme bientôt au cinéma, le charme distingué, fluide, dont vous usez avec désinvolture, mais sensualité, avec un brin de désabusé aussi, qui ne s'avoue presque pas, et qui donne à tous vos propos une patine bien particulière. C'est pourquoi je préfère croire que vous irez sans restriction vers le Cinéma, mais sans négliger pour cela le Théâtre, où vous offrez, dans une atmosphère en relief, tellement plus que votre seule image.

Image délicieusement troublante, Mlle Spinelly me dit alors combien elle est difficile dans le choix de ses couturiers :

— Aussi bien pour mes robes que pour mes rôles, il est délicat de m'interpréter. Je n'ai jamais eu, d'une façon suivie, que deux couturières : *Poiré* et *Louiseboulanger*. *Max* pour les fourrures. De même qu'il me faut incarner des personnages spéciaux, je ne peux pas m'habiller comme tout le monde. C'est comme ma vie, d'ailleurs...

Je songe alors à la dernière tournée de Mlle Spinelly : la Belgique, l'Orient. Une belle tournée : *l'École des Cocottes*, *Kiki*, *Souris d'Hôtel*, *Un déjeuner de Soleil*... d'autres pièces encore : une bonne douzaine...

Très demandée par l'étranger, pour ses dons internationaux, en somme, elle a répondu à ce désir si souvent exprimé : elle est partie.

Tant pis pour les Français ! Mais du moins vous nous êtes revenue avec le même sourire un peu sceptique, telle que vous êtes, un peu sorcière et un peu fée...

Une sonnerie. Mlle Spinelly passe rapidement un manteau de zèbre abondamment garni de fourrure blonde. Vais-je avoir le temps de lui dire la dualité de mon admiration : la femme et l'artiste ? Mais non :

— Venez chez moi, mercredi.

Une poignée de mains, et déjà elle s'empresse vers le plateau où, plongée dans une avancée de lumière, les bras tendus vers la pénombre et la figure béate, son partenaire l'attend.

Brusque disparition en scène.

Et pour moi... le rideau tombe.

E.-G. DE MÈREDIEU.

## Hara-Kiri

A la suite d'un accord intervenu entre les Artistes Réunis et M. Henri Debain, celui-ci a dû abandonner la mise en scène d'*Hara Kiri* qu'il avait commencée. La réalisation a été reprise par Mme Marie-Louise Iribé, directrice artistique, et par M. Pierre Lestringuez, scénariste, qui en seront les signataires.

## Perret réalise "La Possession"

Léonce Perret va réaliser *La Possession*, le drame d'Henry Bataille, avec Francesca Bertini dans le rôle principal.

Le sympathique metteur en scène vient de partir pour le Midi, où il achèvera le découpage de son nouveau film.

## Une nouvelle Société

### Les Films Sportifs

On dit qu'une nouvelle société française se fonderait la saison prochaine. Elle aurait pour but la production de films sportifs et gais. Cinq films de ce genre sont à l'étude.

Le fondateur de cette société serait l'administrateur actuel d'un de nos plus grands metteurs en scène.

Applaudissons à cette initiative et attendons des précisions à ce sujet.

### Une jeune vedette

## Gerard MOCK

DANS *La Venenosa*, que Roger Lion termine actuellement, on remarquera un très jeune interprète, Gérard Mock, qui se produit pour la première fois à l'écran comme mime et danseur.

Gérard Mock, qui n'a que douze ans, est né à Strasbourg. Très doué, aussi bien pour le jeu scénique que pour la danse,



Gerard Mock, dans *La Venenosa*

il se perfectionna sous la direction de Ricaux, le maître de ballet de l'Opéra. Puis il joua au théâtre municipal de Strasbourg dans diverses pièces du répertoire classique et moderne, *Le Malade Imaginaire*, *Odette*, *La Marche nuptiale*, etc.

Gérard Mock a l'étoffe d'un jeune premier. Très grand et très développé pour son âge, il pourra aborder d'ici peu de temps des rôles importants pour lesquels manquent des artistes vraiment jeunes et expérimentés.

# MOULIN

# ROUGE

*Moulin Rouge* est la première grande œuvre de E.-A. Dupont depuis *Variétés*. Ce film constitue l'un des plus gros efforts réalisés par la production européenne et mondiale au double point de vue de la somptuosité technique et de l'art. Toutes les scènes de music-hall ont été tournées au Moulin-Rouge et au Casino de Paris. Elles sont d'une incomparable splendeur.

*Moulin Rouge* a été présenté le 2 mai à l'Empire avec un succès sans précédent. Jamais on n'avait vu une telle affluence et l'accueil fut enthousiaste. De l'avis de toutes les compétences l'œuvre de Dupont est l'un des événements cinématographiques les plus considérables de l'année. Nous en publions d'autre part un compte rendu, nous réservant d'y revenir encore plus tard.



**Jean BRADIN**  
**Georges TREVILLE**  
**Marcel VIBERT**

**Olga TCHEKOWA**  
**Blanche BERNIS**  
**Eve GRAY**



FILM DE LA BRITISH INTERNATIONAL PICTURES Ltd

# La production Saramount 1928-1929

Il nous est difficile de rendre compte en détails des trois brillantes semaines au cours desquelles la Paramount nous a présenté sa nouvelle production, ou plutôt une partie de sa production, les présentations ayant dû être interrompues par suite des événements.

Vingt-quatre films de genre et de caractère très divers ont défilé devant nos yeux, véritable sélection de la meilleure et de la plus récente production américaine, ces films constituent la plus haute expression d'une école dont nul ne songe à contester l'importance.

Avouons-le sincèrement : à part quelques films assez médiocres où apparaît la faiblesse des affabulations américaines, cette production s'impose par l'excellence de sa technique, par un effort très marqué vers les réalisations d'art et surtout par le charme d'une interprétation qui, dans son ensemble, demeure unique au monde.

Il y a aussi une chose qui nous enchante dans ces films, une chose que nos réalisateurs européens n'ont pas encore tout à fait comprise, c'est l'aptitude à intéresser le public, à le séduire, à le passionner.

Qu'aimons-nous principalement dans ces œuvres d'esprit qu'anime Adolphe Menjou, *Le Valet de Cœur*, *Monsieur Albert*, *Sérénade*, un *Homme en habit* ? C'est leur volonté d'agrément et d'élégante bonne humeur, c'est leur désir sérieux de captiver le public en lui procurant des sensations charmantes.

Tout est subordonné à cela, ce qui entraîne chez les réalisateurs de multiples obligations, choix du sujet, découpage rigou-



MENJOU et Shirley O'HARA, dans *Le Valet de Cœur*



George BANCROFT dans *Les nuits de Chicago*

*Randall et son mari* où Florence Vidor nous apparaît sous les traits d'une séduisante avocate, *Il faut que tu m'épouses* adapté de la pièce spirituelle de Louis Verneuil et interprété par la savoureuse Clara Bow.

Ces films mêlent le rire et l'émotion légère, la comédie et le drame sentimental avec une maîtrise inégalable qui fut longtemps le privilège des réalisateurs d'Hollywood.

Autre privilège plus accentué encore, le don comique.

La nouvelle production Paramount comprend quelques films de la plus haute fantaisie.

*Au bout du quai* appartient à cette étonnante série de la voie ferrée qui nous donna plusieurs œuvres inénarrables. On nous conte là l'extraordinaire rivalité de deux mécaniciens qui font servir leurs trains à la satisfaction de leurs rancunes personnelles. Et c'est infiniment drôle. Les deux héros de ce « Drame du rail » pour rire sont George Bancroft et Chester Conklin, deux très joyeux compères.

*Le Chevalier de la Balle* avec Wallace Beery, spécialisé dans les rôles de truculence et de fantaisie, *Raymond garçon d'honneur*, avec le séduisant Raymond Griffith, *L'As des P. T. T.*, une extraordinaire charge postale avec Eddie Cantor, complètent la série des nouveaux « comiques » Paramount. Du rire tout trouvé, du rire franc et sain pour les spectateurs qui demandent surtout au cinéma un récréatif efficace.

La comédie sportive fut toujours à l'honneur chez Paramount. En voici cette année quelques heureux échantillons avec *Senorita* et *l'Ecole des Sirènes*, délicieusement interprétés par la jolie et intrépide Bebe Daniels, *Un direct au cœur* où nous retrouvons la mutine Clara Bow, *Caballero*, comédie de reconstitution historique et d'atmosphère aussi où Richard Dix s'égale parfois au gaucho Douglas Fairbanks. Le drame purement historique qui nous avait valu jadis

reux, somptuosité et élégance de la mise en scène, perfection de l'interprétation, montage minutieux et patiemment éprouvé.

Dans la note comédie d'observation et de caractère, il faut citer *Condamnez-moi* où les mœurs électorales sont finement étudiées, *Maître*

*Randall et son mari* où Florence Vidor nous apparaît sous les traits d'une séduisante avocate, *Il faut que tu m'épouses* adapté de la pièce spirituelle de Louis Verneuil et interprété par la savoureuse Clara Bow.

Ces films mêlent le rire et l'émotion légère, la comédie et le drame sentimental avec une maîtrise inégalable qui fut longtemps le privilège des réalisateurs d'Hollywood.

Autre privilège plus accentué encore, le don comique.

La nouvelle production Paramount comprend quelques films de la plus haute fantaisie.

*Au bout du quai* appartient à cette étonnante série de la voie ferrée qui nous donna plusieurs œuvres inénarrables. On nous conte là l'extraordinaire rivalité de deux mécaniciens qui font servir leurs trains à la satisfaction de leurs rancunes personnelles. Et c'est infiniment drôle. Les deux héros de ce « Drame du rail » pour rire sont George Bancroft et Chester Conklin, deux très joyeux compères.

*Le Chevalier de la Balle* avec Wallace Beery, spécialisé dans les rôles de truculence et de fantaisie, *Raymond garçon d'honneur*, avec le séduisant Raymond Griffith, *L'As des P. T. T.*, une extraordinaire charge postale avec Eddie Cantor, complètent la série des nouveaux « comiques » Paramount. Du rire tout trouvé, du rire franc et sain pour les spectateurs qui demandent surtout au cinéma un récréatif efficace.

La comédie sportive fut toujours à l'honneur chez Paramount. En voici cette année quelques heureux échantillons avec *Senorita* et *l'Ecole des Sirènes*, délicieusement interprétés par la jolie et intrépide Bebe Daniels, *Un direct au cœur* où nous retrouvons la mutine Clara Bow, *Caballero*, comédie de reconstitution historique et d'atmosphère aussi où Richard Dix s'égale parfois au gaucho Douglas Fairbanks. Le drame purement historique qui nous avait valu jadis

*Monsieur Beaucaire* nous offre cette année *Une Aventure de Madame de Pompadour*, histoire bien imaginée et réalisée où Dorothy Gish nous semble l'incarnation même de la gracieuse marquise.

Pola Négri, l'une des dernières tragédiennes travaillant encore en Amérique, interprète deux grands drames *Confession* et *La Méprise* dont le premier seul a été présenté.

*Confession* qui a été réalisé par Mauritz Stiller, le metteur en scène *l'Hôtel Impérial*, de *La Légende de Gosta Berling*, du *Trésor d'Arne*, est un drame de la plus haute émotion, évoqué dans l'austère décor d'une cour d'assises et Pola Négri y est admirable de force et de pathétisme.

Il nous faudrait citer encore *La Danseuse de Minuit*, un drame de Music-Hall très prenant interprété par la belle Gilda Gray, deux grands films italiens distribués par Paramount, *Béatrice Cenci* réalisé par le comte Néroni avec la très émouvante Maria Jacobini et le *Postillon du Mont Cenis* où nous retrouvons une vieille connaissance, Maciste aux côtés de la plastique Rina de Liguoro.

Quatre films de la production Paramount, dont le *Crépuscule de Gloire* avec Jannings, dont la présentation avait été ajournée, se détachent de ce remarquable ensemble : *l'Insurgé*, sur les Pistes du Sud et *Les nuits de Chicago*.

Les deux premiers nous relatent divers épisodes de l'histoire intérieure des Etats-Unis. Ce sont deux chefs-d'œuvre de réalisation technique et d'intérêt dramatique, deux films qui mériteraient une étude détaillée et dont nous aurons l'occasion de reparler plus longuement. Les paysages y sont d'une beauté incomparable et le mouvement dont s'animent les moindres scènes nous tient en haleine.

Associés au talent du réalisateur L. Ingraham l'extraordinaire puissance et la mâle distinction du principal interprète Fred Thomson dont quelques films de cow-boys nous avaient mal révélé jusque-là les attitudes dramatiques et lyriques.

Quant aux *Nuits de Chicago*, c'est vraiment un film exceptionnel où s'agit toute une humanité terrible et pitoyable. Trois grands artistes l'interprètent avec une puissance et une émotion

merveilleuses : George Bancroft, Clive Brook et Evelyn Brent.

Nous aurons l'occasion de reparler de *Crépuscule de Gloire* où Emil Jannings vient de renouveler son grand succès de *Quand la chair succombe*.

L'émotion causée par ce nouveau film lors de sa présentation au Paramount, a été considérable et nous tenons à le signaler tout de suite. Nous y voyons Jannings dans un rôle de général russe, bataillant d'abord à la tête de son armée en fidèle partisan de la cause tsariste, puis submergé par la révolution, réduit à l'état de misère et de décrépitude. Le malheureux général réussit, grâce à l'intervention d'une femme qui le prend en pitié, à s'enfuir en Amérique où sa seule ressource est de courir les studios de cinéma comme simple figurant.

Un jour, un metteur en scène a besoin d'un figurant pour personnifier dans un film un général russe dont la révolution ne peut réduire la foi patriotique ni la confiance en l'avenir de son pays.

Le pauvre exilé est choisi.

Et il meurt en lançant ses troupes à la conquête de chimériques gloires, en proclamant sous les plis du drapeau impérial la conviction ardente de son cœur.

Cette situation dramatique exceptionnelle a été exploitée par le réalisateur Josef von Sternberg avec une force vraiment remarquable. On est empoigné par le sujet auquel une éblouissante technique et des

moyens matériels considérables apportent encore un surcroît d'expression.

Emil Jannings a mis toute son intelligence scénique, toute sa puissance d'extériorisation et le magnétisme spécial dont il est animé dans la personnification du vieux général. Cette composition si variée et si pleine de la plus douloureuse humanité fait honneur à son talent et à l'art cinématographique tout entier.

Quelques autres films ont été présentés au cours des dernières séances organisées par le Paramount : *Sapeurs... sans reproches* avec Wallace Beery et Raymond Hatton, *Le Prince aux Condoles* avec Florence Vidor, *Le Spahi*, le grand film de John Waters avec Gary Cooper, Noah Berry, Will-Powell et Evelyn Brent.

Robert TRÉVISE.



Une scène de *Sérénade*

# LA FRANCE

Conte par Jean-Charles Reynaud

Pour Adolphe Menjou,  
si sincèrement francophile,  
avec mon souvenir bien attaché.

Le retour de Lucienne d'Arlonville, la fameuse artiste de cinéma, étonna tout Paris. C'est qu'on croyait fermement qu'elle ne reviendrait jamais. L'année précédente, elle avait dû rester à Athènes où elle tournait un film, parce qu'un méchant rhume lui était tombé sur la poitrine et que le docteur avait interdit tout voyage. Ses camarades l'avaient quittée sur les mots de « à bientôt, prompt rétablissement », mais ils étaient rassurants sans sincérité, car son visage uniformément livide, ses yeux largement bistrés et ses oreilles complètement diaphanes indiquaient trop clairement qu'il n'y avait plus rien à espérer. D'ailleurs, le docteur ne le leur avait-il presque pas confirmé avec son air de doute et de profond pessimisme. Au retour de la troupe, la nouvelle avait fait le tour de Paris et déjà le public, qui oublie vite, prodiguait ses applaudissements et ses louanges à une autre étoile lorsque Lucienne avait brusquement reparu.

Les journaux, toujours à l'affût du sensationnel, s'emparèrent de cet événement bien parisien et le délayèrent en articles grandiloquents et multiples. Tout d'abord, ils parlèrent exclusivement d'elle, puis, quand ils eurent tout dit, ils cherchèrent quelque chose d'intéressant dans son entourage. Ils furent servis à souhait.

En effet, la belle Lucienne avait ramené avec elle un individu singulier, qu'elle exhibait souvent dans la Capitale. Il était petit, franchement laid, vêtu confortablement mais portait le costume avec gaucherie, ne disait jamais un mot, ne regardait personne et passait son temps à fumer une courte pipe de bois sans valeur. On fit tous les commentaires possibles. On broda les histoires les plus diverses et l'on se permit toutes les suppositions.

J'étais alors courriériste cinématographique à " L'Écran " et, comme je connaissais Lucienne depuis assez longtemps, je promis à mon directeur de me rendre chez elle et d'avoir des détails.

Je m'y présentai donc un après-midi que l'artiste n'était pas retenue au studio. Elle me reçut fort aimablement dans un salon dont le style gracieusement composite révélait le goût, fin et fantasque à la fois, propre à nombre de nos comédiennes.

J'allais lui demander, d'abord, des nouvelles de sa santé et lui exprimer la joie de la revoir parmi nous, lorsqu'une porte s'ouvrit et celui qui intriguait tout Paris parut, son éternelle pipe aux lèvres. Il ne sembla voir personne, alla s'asseoir en silence sur le premier siège qu'il rencontra et continua de fumer sans accorder le moindre regard à quiconque. Alors, Lucienne lui dit :

— Je vous ai déjà dit, Marjo, qu'il faut frapper avant d'entrer... et puis, il ne faut pas fumer dans une pièce où je me trouve... La fumée me gêne... Allez, mon bon Marjo, allez fumer dans votre chambre...

Il se leva et sortit sans mot dire.

C'était le moment où jamais pour moi, d'essayer discrètement de savoir. Mais l'artiste alla au devant de mon désir :

— Vous vous demandez quel est cet homme ?

— Ma foi...

— C'est la France !

Et, comme je paraissais encore plus étonné, elle poursuivit, ses grands yeux embués de rêve :

— Oui, la France... C'est toute une histoire... Ecoutez-moi...

« Vous savez que l'année dernière, je pris froid au cours de *Pour l'Amour du grec* que je tournais à Athènes. Ce fut à l'origine un mal bénin mais tenace. Il n'empirait pas, car je me soignais du mieux que je pouvais, mais les marches accélérées et les déplacements qu'exigeait ce film mouvementé n'étaient pas faits pour améliorer mon état. Sans doute aurais-je guéri tout de même si à Athènes, un soir, à la sortie du théâtre, une brise glaciale ne m'avait enveloppée et ne m'avait fait frissonner. Le lendemain, j'étais au lit avec la fièvre et une petite toux sèche et continue. Comme ma maladie se prolongeait, notre metteur en scène, mon bon ami Charley, retarda le départ de huit jours. Mais, au bout de ces huit jours, je n'allais pas mieux. Cependant, mes camarades ne voulaient pas me quitter. Ils me disaient qu'ils ne pouvaient me laisser ainsi toute seule. Le bon Charley patienta encore huit jours. Ce laps de temps écoulé, je pus me lever et m'étendre sur la terrasse de l'hôtel, en face de la mer, bien enveloppée, aux heures chaudes de la journée. Mais j'étais extrêmement faible et la petite toux ne m'avait pas quittée. Quelques jours après, Charley vint me trouver, l'air embarassé, et balbutia :

Ma petite... Nous allons être obligés de partir... Certes, tu vas beaucoup mieux, mais le docteur m'a dit que ta convalescence serait longue... deux mois... trois mois peut-être... et c'est évidemment trop long... Nous ne pouvons...

Je lui évitai la peine de terminer, en disant qu'ils n'avaient pas à se gêner avec moi, que je ne devais pas être un obstacle à leurs projets, même que ce serait me faire une grande peine que de retarder plus longtemps leur retour, enfin tout ce qui put le mettre à l'aise. En vérité, j'étais profondément ennuyée et je fis venir immédiatement le docteur pour lui demander si je ne pourrais rentrer en France moi aussi, en prenant beaucoup de précautions. Mais il m'affirma que ce serait jouer avec le danger, courir à la mort et me vanta tout particulièrement le climat tiède de la Grèce pour mon rétablissement.

Le lendemain toute la troupe partit. Les minois fardés et les visages glabres se penchèrent vers mon front. Je reçus de tous un baiser et, de la terrasse où j'étais étendue, je leur vis franchir la passerelle qui réunissait le quai au navire. Cinq minutes pendant lesquelles ils me firent des signes du pont ; un coup de sifflet ; le branle-bas du départ ; le navire qui s'éloigne ; des mouchoirs et des mains qui s'agitent longtemps ; un petit point noir, là-bas, sur une ligne de l'océan immense, laissant derrière lui une vague traînée de fumée blanche qui semblait un dernier adieu ; puis plus rien ; je fus seule, toute seule, seule avec ma pensée. Alors, je sentis tous mes nerfs ébranlés, une nostalgie subite et déchirante s'empara de moi. Dans une longue vision, je vis défiler toute la France que je connaissais, la France qu'ils allaient revoir, eux, et que je ne reverrais jamais, parce que, malgré leur confiance simulée, leur rendez-vous pour bientôt, je savais parfaitement qu'aucune espérance ne m'était plus permise. A ce moment, je devais être étonnamment poétique. J'évoquais les chants moyenâgeux où les trouvères chantaient la « Douce France », des mots d'amour me montaient aux lèvres et je tremblais. Une brise chaude, qui m'enveloppa tout entière,

vint augmenter ma fièvre. Je me sentis triste sans limites, j'eus la mort dans l'âme et, devant le ciel éblouissant de lumière, devant la mer déconcertante de sérénité, une langueur immense où se complait parfois la douceur annihilait tout mon être.

Soudain, un juron, ou quelque imprécation, lancé par un cocher, me fit tressauter et me rappela à la triste réalité. Ce seul mot étranger eut pour effet de me donner une impression d'isolement plus grand encore, de milieu qui n'est pas le sien, de pays natal lointain, et je me mis à verser de lourdes larmes, tandis que de violents hoquets qui, pour ma pauvre poitrine, étaient des étouffements, me secouaient lamentablement... Ah ! France, chère France, que je t'ai aimée à cette minute !..

Le lendemain, le médecin me trouva dans un si triste état qu'il s'occupa aussitôt de me trouver, aux environs d'Athènes, un logement qui m'assurerait le grand calme et l'air entièrement pur dont dépendait dès lors, disait-il, ma guérison... Il se déclara enchanté lorsqu'il m'apprit qu'une famille de paysans voulait bien m'accepter dans son sein et m'obligerait ainsi à vivre, au moins partiellement, sa vie saine dans son milieu robuste.

Je me laissai faire : toute force était abolie en moi. Mes hôtes, gens simples et sympathiques, m'accueillirent cordialement et je commençai parmi eux, dont pas un, bien entendu, ne parlait le français, une vie d'exil sans espoir de retour, où ma nostalgie s'accroissait.

Ma chambre était située au rez-de-chaussée de l'habitation et, un jour que je m'y trouvais allongée près de la fenêtre ouverte, je me mis, brusquement, à sursauter : tels une éclaircie dans un ciel d'orage, quelques mots de français avaient été prononcés près de moi !

Je levai la tête et j'aperçus un homme presque en haillons, avec une figure de brute et des yeux vides d'expression, qui tenait un panier plein d'oranges à la main et qui répétait :

— Tu veux des oranges, Madame ?

Sans me rendre exactement compte de ce que je faisais, je lui pris brusquement la main et je lui demandai :

— Tu es Français ?

— Oui... de Marseille. Dis, Madame, tu veux des oranges ?

Ma main pressa plus fort la sienne :

— Et tu l'aimes, la France, hein ?

— Oui... On y comprend ce que je dis... Tu ne veux pas d'oranges.

— Oh ! si tu savais comme je suis heureuse de te voir !

Dans ma joie de trouver un être qui était de mon pays, qui en avait foulé le sol, qui me comprit, je n'avais vu que le compatriote, non l'homme lui-même. Mais il parut si insensible à mes dernières paroles, ses yeux conservèrent si bien leur atonie, que son expression imbécile, ses réponses simples et frustes me frappèrent et je compris que j'avais devant moi un pauvre innocent...

Alors, je m'apitoyai :

— J'étais matelot sur un bateau qui venait de Marseille...

On m'a laissé ici... on me trouvait trop bête...

Il avait à peine fini de parler qu'il me désignait encore son panier d'oranges d'une façon significative :

— Tiens, lui dis-je en lui tendant un billet de cent drachmes, voilà pour toi... Viens me revoir souvent... Je suis là tous les jours à cette heure...

Et je m'avisai, dans les instants qui succédèrent, que j'étais beaucoup moins triste parce que je me sentais moins seule.

Le lendemain et les jours suivants, je le revis à la même heure. Le pauvre homme n'avait, certes, rien d'attrayant ni du physique ni du moral, mais je pouvais lui parler longuement de la France et il m'écoutait patiemment, jusqu'à la fin, répondant à mes questions par des monosyllabes et me montrant toujours le même visage fermé et inintelligent, les mêmes yeux sans expression. Longtemps, je doutai qu'il me comprit, mais, un jour, il me prit la main avec douceur, la baisa longuement et me dit :

— Tu dois être bonne, Madame.

A cause de lui, à cause de cette pauvre victime de la nature, j'acceptais plus bravement mon sort, car j'avais la joie de penser que, le jour du dénouement, j'aurais au moins la consolation d'avoir un peu de mon pays auprès de moi, quelque chose de pas intelligent, de pas beau, mais plus qu'un souvenir, plus qu'un objet, plus qu'une gravure ou une photo, quelque chose de vivant.

Ah ! comme ce pauvre disgrâcié du sort, presque une bête, représentait, pour moi, de visions et de sentiments !

Cependant, mon état semblait s'améliorer, lentement, péniblement, mais la petite toux sèche et la fièvre étaient moins fréquentes, les sueurs moins abondantes et le docteur, dont la figure s'éclairait parfois d'une lueur d'optimisme, vantait, avec le bel hyperbolisme d'un patriotisme satisfait, le climat sain et reconfortant d'Athènes et me répétait, d'une façon plus sincère, qu'il fallait bien augurer de l'avenir.

Un soir que j'adressais à l'innocent des paroles animées, imprégnées d'une poésie enthousiaste et tendre que me dictait l'amour de mon pays, je fus prise d'un mal de cœur subit. Ma tête se mit à tourner et mes forces m'abandonnèrent. Une grande frayeur s'empara de moi. Je crus que le mal avait travaillé sournoisement et que c'était la fin. Alors, de mes deux mains, je saisis la bonne tête du simple d'esprit ; dans les baisers ardents dont je couvris son visage, j'embrassai toute la France, et je perdis conscience.

Mais ce n'était qu'un évanouissement dû à plusieurs nuits d'insomnie nerveuse. Lorsque je revins à moi, je me sentis pleine d'allégresse et je voulus vivre. Je voulus vivre pour retourner là-bas, vers cette terre magique où étaient tout mon cœur, tout mon bonheur et dont toute la maternité réelle et profonde s'était si pleinement révélée à mon âme. Ce désir de vivre, cette grande allégresse, furent un rappel à mes forces, un stimulant et un tonique pour ma vitalité.

Pendant ce temps, le baume de l'atmosphère hellénique baignait mes poumons et en chassait le mal... Je guéris !..

Lorsque vint le jour du départ, je n'oubliai pas mon bon marchand d'oranges. Je songeai un moment à le prendre pour domestique, mais j'estimai, par la suite, que celui qui avait tenu une si grande place dans mon cœur, qui m'avait conservé la vie, en somme, méritait mieux que cela. Ne pouvant lui trouver de fonctions adéquates à son état et propre à satisfaire ma gratitude, je n'hésitai pas à le prendre chez moi sans emploi, par pure reconnaissance, comme on ouvre sa maison à un grand ami dans la détresse...

Je suis très heureuse de ce que j'ai fait. Je l'aime beaucoup car il est mon plus cher souvenir... Et puis, il est docile et discret d'instinct. Il a pour moi un dévouement et une fidélité de bon chien. Il se rend compte de ce que je fais pour lui et il doit m'aimer beaucoup aussi, car il dépose, souvent, sur ma main, ses grosses lèvres lippues et il a même, quelquefois, des larmes... Les bons sentiments, les attentions dont je l'entoure, que je lui prodigue, semblent ranimer petit à petit, cette âme éteinte... J'ai surpris, dans ses yeux, ces derniers temps, quelques fugitives lueurs d'intelligence... J'en suis heureuse, car mon plus cher désir serait de pouvoir faire jaillir, dans tout son être sombre et confus, l'étincelle de vie lumineuse et complète qu'il me rendit un jour...

La belle Lucienne venait de prononcer ces dernières paroles, lorsque la même porte que tout à l'heure s'ouvrit et l'innocent parut.

Il ne fumait plus, cette fois. Il s'était souvenu de l'observation. Sa maîtresse l'appela. Il vint près d'elle, comme un bon chien aimant. Et, tandis qu'elle l'embrassait fraternellement et sans fausse honte sur la joue, il avait un regard fixe et un plissement du front, comme si, dans son cerveau, se faisait le travail pénible de se demander pourquoi cette femme si jolie et si parfumée pouvait l'aimer quand de simples matelots l'avaient abandonné un jour, à Athènes, comme une chose sans valeur, parce qu'il était trop bête...

JEAN-CHARLES REYNAUD.

## La Grande Épreuve

CHACUN pays — et principalement l'Amérique — jamais retardataire en matière de propagande nationale — avait son film de guerre. Seule, la France n'avait pas encore le grand film consacrant son héroïsme, ses souffrances, sa victoire.

Grâce à M. Jacques Haïk, cette lacune regrettable a pu être comblée.

La *Grande Épreuve* que la Paramount s'est honorée d'accueillir et dont elle assure magnifiquement la distribution, est un film dont la production française peut être fière.

Nous ne pouvions songer à lutter contre les entreprises colossales des Américains avantagés par le tout puissant dollar et la *Grande Épreuve* n'a pas la prétention de concurrencer la *Grande Parade*. Mais pour nous, Français, le film de Jacques Haïk vaut mieux que l'œuvre d'Hollywood, car il nous restitue le véritable visage de la guerre, la guerre vue non des studios de Californie, mais des terres sacrées de Champagne et de Lorraine, la guerre vue non par des Américains, mais par des Français.

Les réalisateurs A. Dugès et A. Ryder se sont appliqués à faire œuvre simple et sincère. Le roman de G. Le Faure, qu'ils ont illustré, n'est ici qu'un prétexte à une vaste synthèse des événements qui ont secoué le monde d'août 1914 à novembre 1918. Rien de théâtral ni de factice dans cette description imagée, mais une belle foi patriotique et un pur souffle lyrique animant les personnages du drame, héros sanctifiés par le sacrifice et la douleur.

Nul ne contestera l'admirable sincérité ni la piété du récit, ni son éloquence et si les moyens matériels nous semblent parfois insuffisants relativement à d'autres réalisations plus grandioses, on reconnaîtra qu'ils sont plus près de la vraisemblance et de la vérité historique.

Toute la partie reconstitutive des combats a été réalisée sur le terrain même, avec le maximum de garanties. Nous ajouterons que Joë Hamman, pour la mise au point de certaines scènes de combat et de tranchées, seconda les metteurs en scène.

Le jeu dramatique est assuré par quelques artistes d'élite qui surent se plier à la discipline sacrée du sujet : Desjardins, Berthe Jalabert, Jean Murat, Georges Charlia, Martial, Michèle Verly, tous dans la ligne et dans l'esprit de l'épopée tragique qu'on leur demandait de vivre.

La *Grande Épreuve* est, en attendant *Verdun*, visions d'histoire, de Léon Poirier, le vrai film de guerre à la mémoire des héros français.



### Le Clown Polidor

vous annonce

UN "FILM ATTRACTION"

### Le Dernier Gala

du

### Cirque Wolfson

avec

Domenico Gambino - Saëtta

LE PLUS GRAND FILM DE SENSATION

DE LA SAISON 1928-29

LES EXCLUSIVITÉS SEYTA

121, Rue Lafayette - Paris

Trud. 83.37

Télégr. Seytafilm 26



Photo G.-L. Manuel frères.

### PRINCE-RIGADIN

qui fait une brillante rentrée au cinéma dans *Embrassez-moi*, réalisé par Robert Péguy, d'après la pièce de Tristan Bernard, Quinson et Mirande, pour les Films Alex Nalpas

# LA DÉCORATION AU STUDIO

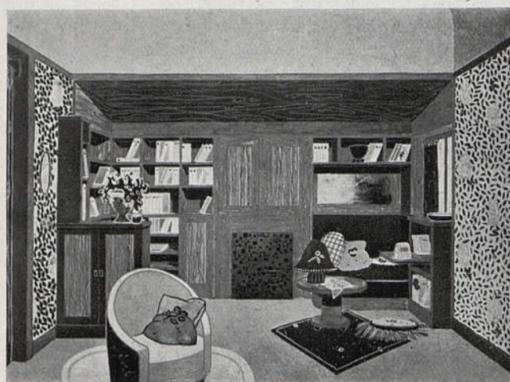
Dans notre dernier numéro, nous avons publié les interviews de quelques ensembliers et artistes spécialisés notoires comme Francis Jourdain, Ruhlman, Jules Leleu, Eugène Carré, Edgard Brandt sur la question primordiale de la décoration au studio.

## Chez Robert Mallet-Stevens

Robert Mallet-Stevens, l'architecte célèbre qui créa les décors de « *L'Inhumaine* » pour Marcel L'Herbier nous dit :

— Les principes de la décoration au studio sont dominés par deux remarques :

Le cinéma ne comporte ni relief, ni couleur.



Un charmant décor de Francis Jourdain

Les couleurs y sont employées en tant que valeurs.

Le format de la pellicule est en large. Les décors devront être conçus en large.

Comme les décors de studio ne comportent pas de plafond, ils se trouvent éclairés dans tous les sens — L'ambiance de « l'intérieur » n'est pas créée — En conservant les méthodes d'éclairage actuelles, il faudrait peindre les ombres des objets, afin de laisser croire que la lumière arrive par la fenêtre et dans une seule direction.

En ce qui concerne les films historiques, on ne devrait pas tenter de reconstituer exactement les décors et la vie de telle ou telle époque, mais seulement en créer l'ambiance ainsi que nous l'imaginons habituellement.

Les décors ne doivent pas être réalistes, mais doivent suggérer une époque... Un arbre 1830, c'est avant tout l'arbre tel que les lithos du temps nous le font connaître — Un arbre du 13<sup>e</sup> siècle, c'est un arbre tel que les enluminures d'alors nous le montrent — Ces deux arbres n'ont pas le même aspect dans notre esprit. (Peut-être même différaient-ils dans le réel.)

J'ai suivi ces remarques dans la décoration que j'ai faite pour le film : « *Le Miracle des Loups* »...

Je crois que le grand avantage que le cinéma puisse présenter par rapport au théâtre, c'est le mouvement. Il y faudrait donc de très nombreux décors. Il faudrait que le spectateur ait tout le temps l'impression de changer de place. On pourrait arriver à cela en utilisant beaucoup de petits décors peu coûteux, de préférence aux grands cadres monumentaux...

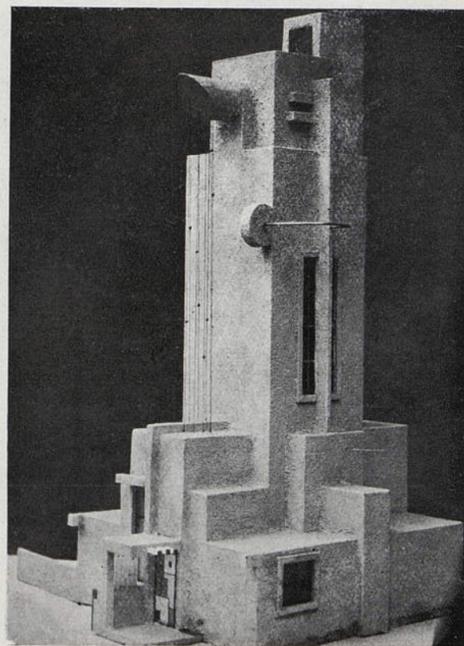
## Eric Aës

Eric Aës est un jeune décorateur danois qui, venu à Paris il y a cinq ans, nous donna déjà de nombreuses preuves de son goût et de son savoir-faire.

A Copenhague, il décora de nombreux chefs d'œuvres dramatiques, Shakespeare, Ibsen, Strindberg. A Berlin, il fit ses débuts à l'écran sous la direction du metteur en scène Svend Gade, son compatriote. A Paris, il travailla d'abord avec Cavalcanti, l'un et l'autre décorateurs de Marcel L'Herbier pour *Feu Mathias Pascal*, puis il fut seul décorateur d'*En Rade* et d'*Yvette*. Ses dernières compositions furent celles de *La Petite Fille aux Allumettes* de Jean Renoir.

Eric Aës, dont nous pouvons connaître les idées par ses œuvres, est partisan de la plus large stylisation, en comprenant ce terme dans le sens de la simplification et de la symbolisation du décor. Ayant subi la double influence scandinave et allemande, Eric Aës se propose de suggérer des impressions plus que d'imposer des ambiances rigoureuses. Il inaugure à l'écran une sorte de décoration d'atmosphère qui prête à toutes les applications possibles, poétiques et réalistes.

Pour conclure, il apparaît que parmi nos grands ensembliers, comme parmi nos décorateurs spécialisés, plusieurs possèdent des idées originales et des connaissances techniques susceptibles de favoriser la création de bons décors — Si donc, la décoration au studio est souvent encore imparfaite, c'est plutôt dans des faits d'ordre moral qu'il faut en chercher la cause. Les metteurs en scène ne possèdent pas toujours les connaissances purement décoratives nécessaires; de leur côté, les décorateurs répugnent parfois de se soumettre aux conditions de l'action filmée, pour se contenter d'une création purement esthétique.



Maquette de décor de Robert Mallet-Stevens pour *L'Inhumaine*

Souhaitons que cette rapide enquête qui a suscité quelques observations fécondes dans le domaine décoratif, provoque aussi chez nos metteurs en scène, le goût de la modestie et chez nos décorateurs, l'abandon des intransigeances arbitraires et inutiles...

FRANÇOIS MAZELINE.



Production Natera-Guichard et Cie

RAQUEL MELLER

dans le grand film qu'elle termine actuellement *La Venenosa*,

réalisé par Roger Lion, d'après le roman de J. Carretero

# LES FILMS PRÉSENTÉS

## Thérèse Raquin

Drame réaliste adapté du roman d'Emile Zola, par Jacques Feyder, avec Gina Manès

La présentation de *Thérèse Raquin* à la salle Pleyel constitue un événement important. L'extraordinaire succès remporté par ce film à Berlin, l'âpreté tragique du sujet, le talent du réalisateur et de la principale interprète, tout concourrait à la solennité de cette soirée qui fut une grande soirée.

Comme le théâtre jadis, le cinéma veut ses batailles. *Thérèse Raquin* fut une bataille que couronna la victoire.

On a déjà traité à l'écran des sujets aussi terribles et plus terribles même. Mais jamais on n'a apporté à la réalisation d'un drame réaliste une telle intelligence, un tel sens de la psychologie humaine. Feyder n'a pas cherché d'excuses à ses deux héros lamentables, complices d'un même crime. Mais il les situe dans la haine des causes inéluctables et leurs réactions qui tiennent plus de la pathologie que de la psychologie s'expliquent par le jeu des puissances obscures dont ils sont à leur insu assaillis.

Dans *Thérèse Raquin*, Jacques Feyder illustre, après Zola et bien d'accord avec lui, une de ces tragédies du *fatum* que la dramaturgie antique nous légua.

Dominés par le sujet, nous ne le discutons pas, de même que nous ne discutons pas les personnages dans leur automatisme morbide. Le film comme le roman nous fait assister à une véritable dissection dont l'intérêt scientifique, à défaut de l'agrément, est incontestable.

Il faudrait parler longuement de la technique à l'aide de laquelle Feyder a exprimé en images le pénible roman de Zola. Technique appropriée, toute en clair-obscur, toute en contrastes et en effets violents. Langue admirable, plus souple et plus subtile que celle des mots et qui nous fait pénétrer beaucoup plus avant dans les mystérieuses arcanes des êtres.

Pour exprimer cela, Feyder a su trouver une artiste d'exception. Gina Manès est une Thérèse Raquin hurlante de vérité, dont l'apathie initiale, les déchainements de passion et les affleurements du remords sont observés et rendus avec une conscience exemplaire. Jeanne-Marie Laurent est émouvante dans le rôle de Madame Raquin et Wolfgang Zilzer campe avec un sens exquis de la caricature le personnage falot de Camille.

(Edition First National.)

## Le Tourbillon de Paris.

Drame réalisé par Julien Duvivier, avec Lil Dagover, d'après un roman de Germaine Acrement, « *La Sarrazine* »

Ce film est d'une classe supérieure. Il analyse la psychologie d'une artiste enivrée de gloire et sacrifiant tout à sa passion du théâtre. Cette artiste est une fille de montagne, descendante des Sarrazins aventureux et ayant gardé de ses ancêtres la noblesse de caractère unie à la passion farouche de la liberté.

Le tourbillon infernal de Paris menace un moment de submerger cette belle âme, mais un échec où la cabale a sa part ouvre définitivement les yeux de la Sarazine qui, se souvenant qu'un homme généreux, son mari, l'attend dans la paix d'un vieux château d'Ecosse, part pour le rejoindre.

Les nuances les plus délicates de cette évolution sont exprimées là en traits précis et émouvants. Julien Duvivier ne nous avait jamais encore donné une telle sensation de plénitude, de subtilité et de force. La grande scène de la représentation où l'artiste fait front à la cabale, a été traitée avec une particulière maîtrise.

Les décors si heureusement stylisés, les éclairages harmonieux, la photo, mélange de précision et de suavité, font encore de ce film une véritable œuvre d'art.

Et puis, il y a le jeu de Lil Dagover qui nous tient constamment sous le charme. Cette incomparable artiste nous donne toutes les notes de la féminité, de la plus douce à la plus véhémente. Lil Dagover s'égale aux plus belles tragédiennes de l'écran et du théâtre.

Léon Bary, Gaston Jacquet et René Lefebvre campent avec soin trois personnages un peu effacés.

(Production Film d'Art-Édition Aubert.)

## La Grande Aventurière

Comédie dramatique réalisée par Robert Wiene avec Lily Damita

C'est l'histoire d'une mystification. Nous voyons un homme d'affaires détourné d'une mission qui doit ruiner une entreprise rivale. L'intermédiaire est une jolie femme qui se fait passer pour une souris d'hôtel et qui, au prix d'une mise en scène savante, force la sympathie du jeune financier. L'aventure se termine le mieux du monde par la révélation du subterfuge qui a réussi et par une promesse de mariage, condition d'une promesse d'alliance entre les deux maisons rivales.

Malgré quelques longueurs et quelques obscurités de détails, le film de Robert Wiene est attachant et très curieux. Le mystère persiste jusqu'à la fin et est entretenu avec habileté.

Quant à la réalisation, elle est tout à fait remarquable et empreinte du plus délicat modernisme. Par sa conception décorative, par l'ingéniosité des éclairages et la pure beauté de la photo, *La Grande Aventurière* est une production qui mérite d'être vue.

L'interprétation ajoute à ces qualités diverses un charme que nous subissons presque à notre insu. Lily Damita exerce, en effet, une séduction toute spéciale sur le spectateur et rien ne sert d'analyser cette impression. Sous ses apparences multiples, Lily Damita nous subjugué par la grâce de son visage et de toute sa personne, par ses yeux, par ses attitudes. Nous ne discutons pas, même le scénario cependant très discuté. Nous sommes ravis. Que nous faut-il de plus ?

(Film allemand. Distribution Aubert.)

## Le Sous-marin de Cristal

Comédie-bouffe réalisée par Marcel Vandal avec Tramel

Le thème de ce « nouveau Tramel » dû à l'imagination de Georges Fouchard ne manque pas d'originalité. Un pauvre diable de romancier, privé d'éditeur et de ressources, décide d'en finir avec l'existence. Mais auparavant il veut léguer ses nombreux manuscrits à quelqu'un plus capable que lui d'en tirer parti. Il les enferme dans une valise et tout bonnement dépose la valise au coin d'une rue, près de la boîte à cirage d'un commissionnaire. Celui-ci arrive, trouve la valise, l'emporte chez lui et s'absorbe dans la lecture d'un des romans, « le Sous-marin de Cristal ». Enthousiasmé par le récit, il emporte le manuscrit, l'oublie sur la table d'un membre de l'Académie française chez qui il vient de transporter des malles.

Ce personnage influent ouvre le manuscrit, il le trouve génial et le recommande sans en connaître l'auteur ni le propriétaire, à un éditeur de ses amis. Le roman est édité et a un succès prodigieux. Le hasard le met entre les mains du commissionnaire, qui ne se console pas de la perte de « son » manuscrit et, flairant la bonne affaire, court chez l'éditeur, se fait passer sans trop de peine pour l'auteur en soumettant d'autres manuscrits de la même main.

Sa fortune est faite... mais le véritable auteur qui a voulu se suicider a raté son coup. Un second hasard providentiel le met sur le chemin de celui dont il a assuré le bonheur. Le commissionnaire est brave homme. Il prendra chez lui le pauvre hère et une collaboration étroite s'établira entre eux.

— J'écrirai les romans, lui dit le malheureux, vous les signerez et vous les vendrez... Vous savez mieux que moi. »

C'est bien imaginé et le film se voit avec plaisir. Tramel a de la finesse dans ce rôle fait pour lui.

(Production Film d'Art. Édition Aubert.)

## L'âme de Pierre

Drame réalisé par Gaston Roudès

La guérison d'un homme par la puissance de la suggestion, alors qu'il croit sentir en lui l'âme de son ami soi-disant mort mais qui en réalité est bien vivant, tel est, en quelques mots, le sujet de *L'âme de Pierre*. Tiré du roman de Georges Ohnet, ce film original a été réalisé par Gaston Roudès, et interprété par Jacqueline Forzane, qui est une Clémence Villars charmeuse et cruelle à souhait, France Dhélia, touchante dans son rôle de jeune fille amoureuse, Georges Lannes, sensible et divers, et Maurice Schutz, très spirituel et véridique dans la silhouette du collectionneur usurier.

Signalons quelques savoureux paysages et de jolies photos. Un bon film français qui plaira.

(Edition Superfilm.)

## Un locataire original

Comédie drôlatique avec Charley Bavers

Bricolo a inventé une machine appelée à rendre les plus grands services aux humains. Il a même résolu, grâce à elle, le grave problème de la génération spontanée. Il appuie sur un bouton électrique et en un tournemain, deux bras mécaniques créent une poupée de son qui dès que le cœur est mis en place, prend vie et s'anime. Rien n'est plus drôle que les premières palpitations de ce cœur de chiffon et que les expressions étonnées de cette Psyché cocasse dans ses premiers pas vers la vie. Bricolo, qui non seulement est distrait comme tous les inventeurs, mais encore amoureux, confie son appareil à des mains inexpertes pendant qu'il fait la cour à sa fiancée ; la machine devient alors infernale et inflige une torture sans nom à un ennemi de Bricolo qui voulait anéantir son œuvre.

Charley Bavers garde son flegme imperturbable dans les situations les plus critiques et les plus invraisemblables.

(Film américain. Édition Méric.)

## La Danseuse de Broadway

Comédie dramatique avec Evelyn Brent

Il y a quelques recherches dans le scénario qui, à côté de certaines invraisemblances, comporte de réelles beautés.

Une jeune danseuse se fait épouser par un riche fils de famille uniquement pour braver les parents qui l'ont accueillie avec un mépris dédaigneux. Mais son mari devient aveugle, elle se prend à l'aimer et elle décide d'abandonner le théâtre pour le soigner. Simple subterfuge de la part du mari qui voulait retenir sa femme à la maison. La femme n'en reste pas moins là et comme elle a l'occasion de montrer la noblesse de son caractère, la famille récalcitrante lui ouvre enfin les bras.

Le film est bien traité, avec quelques scènes savoureuses de réalisme montrant la vie des faubourgs new-yorkais.

Evelyn Brent est excellente dans le rôle de la petite danseuse, amoureuse héroïque.

(Film américain. Distribution Méric.)

## Aveugle

Drame interprété par Sybil Morel

Ce beau film fit sensation lors de sa présentation. Établi sur une donnée originale, tout frémissant de passion noble et de pitoyable humanité, il intéresse, trouble et émeut aux larmes.

Dans un rôle magnifique, Sybil Morel qu'on a appelée la « Mary Carr suédoise », s'égale aux plus belles et aux plus sincères artistes.

(Film allemand. Distribution Seyla.)

## Le Dévouement incompris

Drame d'aventures avec le chien Ranger

C'est l'histoire d'un chien, une brave bête qui, au péril de sa vie, défend la vie menacée de son maître sans que ce dernier comprenne les intentions réelles de l'animal. Quand, plus tard, après bien des épreuves et des luttes, le chien aura terrassé l'ennemi insoupçonné du maître, l'homme comprenant enfin le dévouement du noble animal, rendra hommage à la supériorité de son instinct et lui ouvrira les bras.

Ce thème n'est pas absolument nouveau, mais il est largement traité et certaines luttes d'homme à bête sont d'un pathétisme sauvage.

Le chien Ranger est dressé d'une façon étonnante et sa beauté égale son intelligence.

L'action, qui se déroule dans la région des lacs, nous vaut quelques purs paysages.

(Film américain. Édition Méric.)

## Le Cirque d'Épouvante

Drame réalisé par Alfred Lind, avec Bernard Goetzke

Alfred Lind s'est fait une spécialité des films de cirque. Nous lui devons *Le Cirque de la Mort* et *Les Quatre Diables* dont le succès jadis fut considérable. Son *Cirque d'Épouvante* continue la série. C'est la même atmosphère de drame intense et de passion violente dans le cadre des dangers professionnels de tous les jours.

La réalisation affirme une fois de plus la maîtrise d'Alfred Lind et son habileté à saisir par d'ingénieux truquages et de savants angles de prise de vues les envolés de trapèzes.

*Le Cirque d'Épouvante* débute par une véritable démonstration analytique d'un de ces numéros sensationnels. Par la suite, un peu de mystérieuse fantaisie interrompt ce dramatique acrobatique. Ce n'est pas la meilleure partie du film.

L'interprétation est excellente avec Bernard Goetzke, Ellen Kürty et Siegfried Arno, ce dernier particulièrement remarquable dans un rôle de pitre compatissant.

(Edition Albert Lauzin.)

## Louisiane

Drame de reconstitution réalisé par Georges Fitzmaurice avec Billie Dove

Les Américains excellent dans ces sortes de reconstitution historique. Ils ne comprennent d'ailleurs que leur histoire. L'aventure que Georges Fitzmaurice réalisa en images éblouissantes se rapporte à l'époque de l'esclavage au début du dix-neuvième siècle.

Le scénario n'est pas le principal mérite de ce film qui vaut surtout par l'effort de reconstitution dans le cadre de la Louisiane des temps héroïques. Les décors et les costumes sont intéressants. La technique est du meilleur Fitzmaurice.

Billie Dove est charmante dans un costume qui lui va à ravir. Noah Berry campe avec beaucoup d'humour un personnage de négrier parfaitement odieux et Gilbert Roland est un très séduisant jeune premier.

(Production First National.)

## Le Petit Révolté

Comédie dramatique avec Frankie Darro

Les films d'enfants ont toujours la faveur du public. Celui-ci nous montre un petit bonhomme énergique, dont l'affection pour son grand frère accusé d'un forfait qu'il n'a pas commis a quelque chose d'héroïque. Le film est intéressant et émouvant avec une donnée dramatique originale. Le petit Frankie Darro joue comme un homme, presque trop comme un homme. Conway Tearle montre une belle sincérité dans le rôle du grand frère.

Ce film peut faire une bonne seconde partie de programme.

(Edition Albert Lauzin.)

### L'As des Jockeys

Film d'aventures avec Fred Thomson et son cheval Silver King.

C'est un « western », mais de haute qualité. Il y a là des chevauchées ardentes qui valent des drames et que nous suivons haletants. Il y a aussi de beaux paysages de l'Ouest déjà vus mais toujours agréables. Tout cela vaut bien un sujet. Mais le principal charme de ce film mouvementé est encore Fred Thomson, intrépide cavalier et excellent acteur de composition. Silver King, noble et intelligente bête, partage le succès du cavalier.

(Edition Albert Lauzin.)

### Harry mon ami

Comédie avec Harry Liedtke et Maria Paudler.

Il s'agit d'un homme qui parti pour courir les aventures et faire fortune revient dans son pays plus pauvre qu'avant. Mais il est très sympathique et l'amour aidant, il ne tarde pas à se refaire. A défaut de la fortune il gagne un cœur.

La plupart des scènes de cette jolie comédie se passent sur un grand paquebot, ce qui ajoute encore à leur pittoresque.

Harry Liedtke anime l'action avec un brio remarquable. C'est décidément un de nos meilleurs fantasistes européens. Maria Paudler n'est pas toujours jolie, mais elle est spirituelle et charmante, ce qui est mieux.

(Production A.A.F.A. Distribution Superfilm.)

### Le Pavillon Chinois

Drame réalisé par Sinclair Hill

Voici un film anglais du contingentement. Il est très adroitement réalisé et procède, pour la technique, de la meilleure école américaine. On n'y voit rien de très spécifiquement britannique si ce n'est le goût anglais pour les histoires d'Extrême-Orient.

Le scénario, assez peu original, roule sur l'éternel thème de l'incompatibilité des races en matière sentimentale. Mais les caractères ne sont pas très nettement dessinés et on relève de regrettables invraisemblances psychologiques.

Matheson Lang, Juliette Compton et Genevieve Townsend interprètent sans beaucoup d'éclat ce film dont le mystère plaira.

(Edition Stoll-Distribution Mappemonde.)



Louise LAGRANGE et Ricardo CORTEZ, dans une scène de *La Danseuse Orchidée*, le beau film de Léonce Perret, qui sort en exclusivité au Caméo.

Un grand film de E.A. Dupont

## Moulin Rouge

On peut dire qu'avec *Variétés*, E.-A. Dupont a créé un style cinématographique. Langage direct aussi éloigné que possible de la littérature et du théâtre, interprétation purement visuelle de la vie, symbolisation des êtres et des choses, l'art de E.-A. Dupont élargit le champ de l'activité cinématographique et en précise les fins essentielles.

Nous retrouvons ces qualités dans *Moulin-Rouge*, à un degré certainement moindre (on ne refait pas un chef-d'œuvre comme *Variétés*), mais sans que nous puissions un seul instant douter de ses origines ni de la personnalité de son auteur.

E.-A. Dupont est un maître qui a sa marque propre et il suffit de voir un de ses films pour le reconnaître aussitôt.

Une aventure sentimentale assez simple, la rivalité d'une mère, artiste de music-hall et de sa fille pour le fiancé de celle-ci, a inspiré à Dupont un scénario mouvementé, sensible, intelligent. La vie des milieux de théâtre tant de fois décrite à l'écran prend ici un relief saisissant. Trop de complication peut-être dans la description pure détourne parfois l'attention du sujet, mais ce qui est étroitement mêlé à l'action est d'un ordre supérieur, par exemple les scènes de la représentation où l'artiste doit jouer alors qu'elle peut penser que sa fille et le fiancé de celle-ci ont été tués dans un accident d'auto. Ces scènes traitées avec une maîtrise incomparable constituent le point culminant du film et resteront parmi les plus belles du cinéma.

La technique décorative et photographique est exactement adaptée au sujet. Les angles de prises de vues ingénieux, parfois audacieux comme dans l'extraordinaire poursuite en autos, correspondent à de véritables notations psychologiques dont nous saisissons le sens subtil immédiatement.

Olga Tchekowa nous a violemment émus dans le rôle écrasant de Parysia. Nous ne connaissons pas toute la profondeur de ce beau tempérament d'artiste à qui on imposa bien à tort des rôles de fantaisie et de gaité. Olga Tchekowa est une vraie tragédienne de la lignée de Lil Dagover, Ruth Weyher, Asta Nielsen, Gina Manès, toutes artistes d'Europe que l'Amérique si pauvre depuis la retraite de Pauline Frederik peut légitimement nous envier.

*Moulin Rouge* est un très grand succès à l'actif de la Franco-Film qui a su entourer le film de Dupont de soins diligents.

## ECHOS ET INFORMATIONS

### M. William Hays chez M. G. Benoit-Lévy.

On lit dans le *Chicago Tribune* du 17 avril :

« Intéressé par le développement de l'emploi de l'art muet en médecine et en chirurgie, M. William Hays a, avant son départ pour New-York, visité le studio et la salle de projection de M. Jean Benoit-Lévy, 42, rue de Paradis. M. Benoit-Lévy est un des plus éminents producteurs de films scientifiques et éducatifs en France. Mr. George Eastman, de la célèbre maison Kodak, accompagnait M. Hays.

« M. Benoit-Lévy s'est spécialisé depuis plus de dix ans dans la production des films scientifiques et éducatifs, et son œuvre a été approuvée par les différents ministres du gouvernement français, pour lequel il a produit plusieurs films. Il a été ainsi le collaborateur de l'Institut Pasteur, de la société française de la Croix-Rouge et des plus éminents chirurgiens français. »

### A la Pax Film

Nous avons reçu très élégamment reliée sous une couverture bleu et argent, la collection des scénarios édités par la Pax Film pour chacun des films que cette jeune société a présentés cette année et dont nous avons rendu compte.

Cette publication fait honneur au goût délicat de M. et Mme J. Daniloff à qui nous présentons nos sincères compliments.

### Nomination

Nous apprenons que M. A. Haguet, le distingué collaborateur de M. Klarsfeld à la direction générale de la location des films Paramount, vient d'être nommé par M. Adolphe Osso, directeur de l'agence de Marseille.

Toutes nos félicitations.

### Juan José

La Whitehall Films, Ltd — une des plus importantes sociétés de production et d'édition de films d'Angleterre — réalise actuellement en France *Juan José*, film tiré de la pièce du célèbre dramaturge espagnol Joachim di Senta. La mise en scène est assurée par M. Adelqui Millar (directeur général et artistique de la Whitehall) et M. Guarino-Glavagny. L'assistant est M. Jean Rossi et les opérateurs : Riccioni, Gaveau et Cotret. L'interprétation comprend Mmes Manuela Del Rio, Denise Lorys, MM. Adelqui Millar, Marcel Vibert, Mme Marie Ault et M. José Lucio.

*Juan José* est la première production internationale de la Whitehall Films, Ltd qui compte bien poursuivre un programme de collaboration franco-anglaise.

### Retour d'Allemagne

Nous apprenons que M. Gérard Bourgeois, co-directeur de la M. B. Film, vient de rentrer à Paris, après un assez long séjour à Berlin.

Ce voyage fut extrêmement fructueux et permettra à la M. B. Film d'annoncer prochainement quelques grandes exclusivités dignes de celles qui ont précédé.

D'autre part, au cours de ce déplacement, d'importants contrats furent signés concernant les deux futures productions de la M. B. Film *Protea* et *Cora Pearl*.

### La Danseuse Orchidée

*La Danseuse Orchidée*, la belle production de Léonce Perret, vient d'être présentée à Lyon, Lille, Bruxelles, Bordeaux, Strasbourg et Marseille où un chaleureux accueil lui a été fait.

Voilà un beau spectacle en perspective pour la saison prochaine.

### La Société Cinématographique des romanciers français

La Société Cinématographique des romanciers français et étrangers (directeur artistique : Alfred Machard ; directeur commercial : Georges Guillemet ; Comité de patronage : Georges Lecomte, Henri de Régner, J.-H. Rosny aîné, Fortunat Strowski, Henri Duvernois, Claude Farrère, Jean-José Frappa, Jean Vignaud, Charles-Henri Hirsch, Léon Frapié, Henry Bordeaux, Edmond Haraucourt, Charles Le Goffic) vient, dans sa dernière assemblée générale de porter son capital à la somme de 2.000.000 de francs.

Elle va commencer la production, et son programme est déjà arrêté. Dans ses projets de réalisation de scénarios, on relève pour les auteurs les noms de Pierre Benoit, Jean-José Frappa, Thierry-Sandre, etc., et nous croyons savoir que deux célèbres romanciers étrangers collaboreraient au prochain film de la Société.

Actuellement, elle se prépare à réaliser *Tu m'appartiens !* un grand scénario dramatique spécialement conçu pour l'écran par Alfred Machard. Maurice Gleize, le réalisateur de *La Madone des Sleepings* que s'est attaché par contrat la « Société cinématographique des romanciers français et étrangers », sera le metteur en scène de cette production.

### L'Appassionata

Nous apprenons que Paris International Films vient d'engager, pour sa prochaine production, *L'Appassionata* qui a déjà été commencée, la vedette française Renée Héribel, Mme Thérèse Kolb et M. Fernand Fabre.

Quant au rôle de Bianca Banella, il sera confié à une vedette internationale dont nous pourrions donner le nom prochainement.

### La Vierge Folle

Luitz Morat va entreprendre pour Eclair Production, la réalisation de *La Vierge Folle* d'après le drame d'Henry Bataille. L'interprétation comprendra les noms d'Emmy Lynn, Suzy Vernon, Mme de Morlaye, Maurice Schütz, Guy de Fesnay et Jean Angelo qui interprétera à l'écran le rôle créé au théâtre par Dumény.

### Nos Opérateurs

M. René Gaveau, le sympathique opérateur de prise de vues à qui nous devons *La Femme Nue*, *André Cornélis*, *La Grande Épreuve*, pour n'en citer que quelques-uns, vient d'être engagé par Léon Mathot pour sa prochaine production, *L'Appassionata*.

Dès qu'il aura terminé ce film, il partira à Londres où il vient de signer un contrat avec la Whitehall Film Limited, où il tournera les intérieurs de *Juan José*, sous la direction d'Adelqui Millar.

Nous adressons à M. René Gaveau, qui est un « as » du Debré, nos plus vives félicitations.

### M. Carl Clewing à Paris

M. Carl Clewing, conseiller artistique du journal cinématographique *Der Film*, venu à Paris pour voyage d'étude, avait convié ses confrères de la presse parisienne à un five o'clock. Cette réunion fut en tous points charmante et riche de promesses. M. Clewing nous ayant affirmé qu'une étroite collaboration franco-allemande du film était souhaitable et réalisable.

M. Igor I. Landau, correspondant parisien de *Der Film* nous présenta M. Clewing, qui est en Allemagne un ténor réputé, membre de l'Opéra de Berlin.

### Ivan Mosjoukine engagé par Ufa

Une grande nouvelle : Ivan Mosjoukine, le plus populaire sans doute de tous les artistes ayant paru sur nos écrans de France, vient d'être engagé par la Ufa. L'inoubliable interprète de Kean, après un séjour assez bref à Hollywood, était revenu en Europe, où l'appelaient invinciblement les souvenirs de tant de créations magnifiques. Le conseil artistique de la Ufa, toujours supérieurement avisé, n'a pas voulu qu'Ivan Mosjoukine regrettât son retour sur le vieux continent. Il vient de s'assurer la collaboration du grand artiste pour un certain nombre de films. C'est en octobre 1928 que la Ufa commença la réalisation du premier Ivan-Mosjoukine-Super. Bien entendu, la distribution en France de cette grande production sera assurée par les soins de l'Alliance Cinématographique Européenne.

### L'enfer d'Amour

*L'enfer d'Amour*, le film de la Société des Films Artistiques « Sofar » et qui sera distribué en France par « Les Films Cosmograph » est une très grande production par l'envergure de la mise en scène et la composition particulièrement brillante de la distribution : Olga Tchekowa, Henri Baudin, Stüwe et Josyane.

On est allé en Pologne, sur la frontière de la Russie tourner plusieurs scènes de *L'enfer d'Amour*, au cours duquel nous verrons des grands déploiements d'armée évoluant dans la neige. On remarquera particulièrement des charges de cavalerie prises sous des angles curieux et des forêts centenaires où la mort passe.

On verra également le bal de la Horde où les types curieux de Montparnasse affublés d'in vraisemblable façon seront les témoins d'un des points culminants du drame.

### Distinction méritée

Nous apprenons avec plaisir que l'administrateur-délégué de la grande Société suédoise, *Svensk Filmindustri* (la Svenska), M. Charles Magnusson, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il est inutile de dire que cette haute distinction lui a été accordée pour récompenser les services qu'il a rendus au film français en Suède.

### Scénarios de Jaubert de Bénac

Notre confrère Jaubert de Bénac, dont les scénarios de *Maria Chapdelaine* et du *Croisé* vont être tournés prochainement, vient de terminer l'adaptation cinématographique de *Lewis et Irène*, l'œuvre mondiale réputée de Paul Morand, ainsi qu'un scénario original, *Antar*, vaste fresque de la vie du prodigieux héros arabe.

Ce dernier scénario serait destiné à l'un des plus grands acteurs de l'écran américain.

### Studio Lorelle

C'est par suite d'un oubli que la belle photo de Jane Evrard a été publiée dans notre dernier numéro sans signature. Nos lecteurs ont pu reconnaître d'ailleurs la facture artistique de Lorelle, le maître photographe du boulevard Berthier auquel nous présentons nos excuses.

### Balançoires

M. Noël Renard, auteur de *Une Java*, vient de commencer, à la Foire du Trône, la réalisation du film *Balançoires*, d'après un de ses scénarios.

Assistants : Raymond Villette et Roland Six ; Décorateurs : Christian Jaque ; Opérateur : Potentier.

Les interprètes sont : Mlle Perdriat, Mme Gragorvskaïa, Huguette Doré, Robert Mérin, Hubert Dax et Viguié.

### La Panchro Alfa

D'une lettre intéressante de M. A.-P. Richard, directeur technique des Etablissements Charles Jourjon, nous extrayons les passages suivants :

« Jusqu'ici les émulsions panchromatiques avaient un minimum de rapidité dans le Bleu-Vert, et l'on cherchait à contrebalancer l'effet du Violet et du Bleu par le maximum de rapidité possible pour le Rouge.

« Avec notre nouvelle émulsion Panchro Alfa il n'en est plus ainsi. « L'activité au Violet a été réduite, et les chimistes, chargés de la mise au point de cette émulsion, ont réussi à augmenter notablement la rapidité dans la région du Vert-Bleu et surtout du Jaune.

« On sait que l'action du Jaune est préférentielle pour la vision humaine, notre nouvelle émulsion remplit donc des conditions maxima pour l'obtention de résultats qu'il était jusqu'ici fort difficile de réaliser dans la pratique.

« La granulation de cette émulsion permet les plus forts agrandissements, sans qu'il soit nécessaire de la développer dans un bain spécial.

« La nouvelle émulsion Panchro Alfa présente encore d'autres avantages, elle a une grande latitude de pose et une douceur qui donne, quelque soit le temps de pose, des négatifs harmonieux. »

### La Femme Révée

Jean Durand et sa troupe sont rentrés de Séville où ils ont tourné pour Franco Film *La Femme Révée*.

Sans perdre de temps, quelques scènes furent prises dans les jardins de l'Alcazar, ensuite, ascension à la Giralda pour filmer un panorama de la ville, mais, hélas ! le temps trop couvert ne le permit pas et il fallut redescendre avec la perspective peu agréable de remonter prochainement les 94 mètres de la vieille tour mauresque.

Jean Durand a tourné les autres extérieurs dans le Midi de la France.

### Nathalie Lissenko

La grande tragédienne, la belle interprète du *Brasier Ardent* de Kean, de *L'Affiche*, etc. Nathalie Lissenko, vient d'être engagée par la Société des Films Artistiques « Sofar », pour remplir le rôle douloureux et émouvant d'une mère dans le film dont les autres rôles principaux seront interprétés par : Maria Jacobini et Gabriel Gabrio. Voici une distribution qui, avec le nom du metteur en scène Righelli, le réalisateur de *Nostalgie*, permet d'escompter dès maintenant la grande valeur de cette production.

### A la Star Film

La plus grande activité règne actuellement à la Star Film qui vient d'entreprendre un important programme de production comprenant *Vivre*, réalisé par Boudrioz avec la collaboration de Meinert et avec l'interprétation de Elmiré Vautier, Bernard Coetzke, Candé ; *Son plus grand amour*, réalisé par Grantham Hayes, supervisé par Pierre Marodon, avec Rachel Devirys dans le rôle principal.

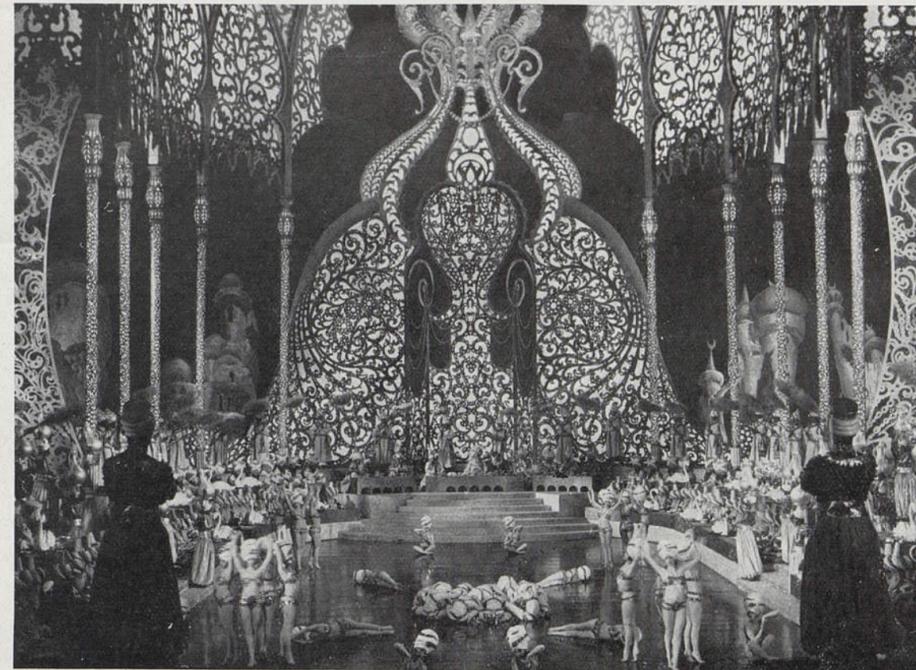
C'est également la Star Film qui vient de présenter à Max Linder le grand film *Bataille de Titans* qui obtint en exclusivité le plus vif succès.

Nos compliments aux intelligents directeurs de la Star Film, MM. Gallo et de Rovera.

### Les Films Tiffany

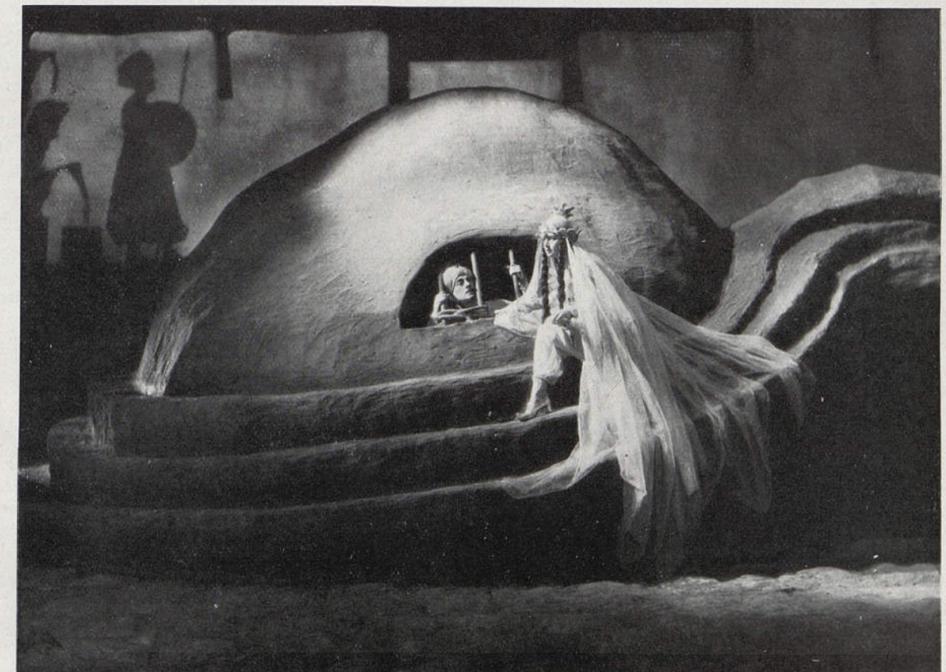
M. J. Franck Brockliss, administrateur-délégué de la société anonyme française des Films Tiffany vient d'ouvrir, 26, avenue de Tokio des bureaux où sont organisés les services de distribution des Films Tiffany Pictures Corporation.

Cette importante société dont les principaux artistes sont Douglas Fairbanks Jr, Dorothy Philipps, Evelyn Brent, Antonio Moreno, Claire Windsor, Patsy Ruth Miller, Pauline Starke, Betty Blythe, etc. possède ses studios propres à Hollywood. M. Brockliss présentera prochainement les sélections 1928-29 de la firme.



Ciné  
Alliance  
Film

## SHEHERAZADE



A  
CE

# NOUVELLES DE L'ETRANGER

## ÉTATS-UNIS

### Mary Pickford quitterait-elle l'écran ?

Le bruit a couru que Mary Pickford, très affectée par la mort de sa mère survenue il y a quelques semaines, renoncerait au cinéma. Son voyage en Europe, décidé subitement, semble avoir donné corps à cette rumeur.

### Nouveaux Cinémas

Un télégramme à la Lichtbildbühne a annoncé la décision de la Paramount de New-York de faire construire en Europe plusieurs salles de cinéma de haut luxe.

### Statistique

Une statistique officielle américaine a constaté que, en Europe, au cours de l'année 1927, 458 films ont été tournés, qui ont coûté environ 400.000.000 de francs; parmi ces films, 241, revenant à 240.000.000, ont été tournés en Allemagne; 44 en Angleterre, avec un prix de revient de 65.000.000; et la France a dépensé 55.000.000 de francs.

Pour les salles de cinéma, l'Allemagne se place aussi au premier rang : elle a été augmentée, en 1927, de 280 salles, avec 130.000 places; suit l'Angleterre, avec 100 salles et 25.000 places.

### Un nouveau film de William H. Howard

William Howard a presque entièrement terminé la réalisation de *Son pays*, qui sera un film émouvant. Nous y verrons deux nouveaux venus : Fretz Held, qui campe avec réalisme une surprenante silhouette de bolcheviste russe; et Eveline Mills, à qui Rudolph Schildkraut a prêté beaucoup d'avenir; ce dernier compose une physionomie étrange, où se mêlent les sentiments les plus variés de force, d'énergie, et de douceur.

### Aux studios Universal City

— Glenn Tryon interprète *Lowson* avec la charmante Barbara Kent pour partenaire, sous la direction de Paul Féjos, le jeune metteur en scène hongrois. D'ailleurs Glenn Tryon ne manque pas de scénarios : *Leave it to me*, (*Laissez-le moi*), et *Making the Grade* sont deux nouvelles achetées pour lui par Carl Laemmle à John Toley. D'ailleurs, le jeune artiste conquiert sa chance par sa confiance en soi : récemment, il n'a pas craint d'écrire à Carl Laemmle pour lui demander de lui confier le principal rôle de *Broadway*; et Carl Laemmle, à ce qu'il semble, accèdera à la demande.

— Un scénario, dont l'action a pour héros un jeune docteur, vient d'être écrit pour Réginald Denny, sous le titre *His first case*, (son premier cas), par le nouvelliste Gladys Lehman. De ce scénario qui, dit-on, est plein d'humour, interprété par un tel artiste, il ne peut résulter qu'un excellent film.

— Réginald Denny est très populaire en Amérique, depuis sa dernière création, *Good morning, judge*, (*Bonjour, juge*), avec laquelle il remporte un vif succès. Un peu de sa gloire a rejailli sur ses partenaires : Mary Noland, Dorothy Gulliver, Otis Darlam; le directeur artistique du film, William Seiter, s'est révéilé à cette occasion le meilleur des metteurs en scène de comédie.

### Le film de Miss Cavell en Amérique

*Dawn*, le célèbre film de Miss Cavell, va passer à New-York, après avoir subi quelques coupures. Il sera projeté également dans tous les Etats-Unis.

### Billie Dove tourne

Billie Dove tourne *The Yellow Lily*, (*La blonde Lily*), d'après le scénario de Lajos Biro; la prise de vues est dirigée par Alexandre Korda. L'action, qui se déroule à la cour de Hongrie, donne lieu à des épisodes du plus haut intérêt.

### Une intéressante reconstitution

Dans *Vamping Venus*, le film comique interprété par Charlie Murray, Louise Fazenda, et dont la prise de vues est dirigée par Eddie Cline, nous pourrions admirer une intéressante et parfaite reconstitution d'une ancienne route de Grèce.

### On tourne " La Païenne "

De Mille tourne *La païenne*; ce film nous montre un amour aux prises avec les vieux préjugés. Le scénario est de Janie Macpherson. Marie Prevost, la délicieuse vedette de *La Chambre de Mabel* et de *la Fiancée de minuit*, tiendra un rôle important, du côté féminin; Noah Berry, auprès d'elle, interprétera le rôle d'un gardien de maison de correction. Les deux rôles principaux seront confiés à Georges Durevea et à Luisa Basquette.

### Un film de Milton Sills

Milton Sills vient de réaliser un nouveau film, *Nighthbirds*, (*Oiseaux de nuit*), dont le héros principal, à la suite de blessures reçues pendant la guerre, a complètement changé de personnalité. C'est une figure étrange que la sienne, et l'originalité du film sera pour celui-ci un succès de plus.

### Aux studios Fox

Aux studios Fox d'Hollywood, on tourne *Wild West Romance* avec Rex Bell.

— On dit que Madge Bellamy, la délicieuse interprète de *Reine de New-York*, *Célibataires d'été*, etc..., songe à organiser un nouveau concours de beauté entre les vedettes américaines.

— A Chicago, deux grands cinéma-théâtre de luxe, le Grenada et le Marbro, ont inauguré il y a peu de temps le Movietone, ou film parlant. Les actualités parlantes de la Fox ont été adoptées également dans de nombreux cinémas de la côte du Pacifique. Cette introduction réduit beaucoup les frais du spectacle; ceux-ci ont diminué, en trois mois, de 20.000 dollars, soit environ 500.000 fr., pour la seule ville de New-York.

— *The street angel*, (*l'Ange de la rue*), paraît à l'écran du Cathay Circle Theatre, à Los Angeles. Ce film est réalisé par Frank Borzage, avec Janet Gaynor et Charles Farrel pour interprètes.

— Dans quelques semaines commencera la réalisation de *The mud turtle*, le premier rôle féminin sera rempli par Mary Duncan.

— On parle de la prochaine réalisation d'un film sous la direction de Howard Hawks. Sue Carol, la jeune artiste qui depuis quatorze ans pilote son avion comme elle conduisait une auto, y interprétera le principal rôle féminin; elle pourra se livrer alors à son sport favori, car il y aura, paraît-il d'importantes scènes d'aviation.

— *The News parade*, qui sera réalisé par David Butler, aura pour principal interprète Earle Foxe.

— A Dayton va être bâti un immense et superbe théâtre aux frais de la Fox, qui affecte à cette construction un budget de 25 millions.

## ALLEMAGNE

(De notre correspondant particulier: George-Otto Stindt, 51 Koeniggratzerstrasse, Berlin S.W. 11).

Nous assistons actuellement à une véritable évolution des méthodes commerciales allemandes. La méfiance s'est encore accentuée entre les distributeurs et les propriétaires de salles. Ces derniers commencent à manquer de films et certains grands cinémas doivent se contenter de films de second ordre ou de films en réédition. Les accords passés ces dernières semaines entre quelques sociétés allemandes et des sociétés françaises, anglaises ou américaines pourront obvier jusqu'à un certain point à ces inconvénients. On compte surtout sur l'accord Terra-Cinéromans, National-Warner Bros.

Quelques visiteurs de marque sont venus à Berlin étudier sur place de nouveaux accords. Je citerai M. Robert Hurel, administrateur de la Franco-Film, accompagné de M. Beaumont, son assistant et de M. Isnardon, directeur des studios de Nice qui ont été reçus par les directeurs de maisons éditrices avec lesquels ils ont eu d'importants pourparlers; M. Bruce Johnson, de la First National; M. E. W. Dredmann, du Filmrenter de Londres; M. Kavakita, une des personnalités les plus marquantes du cinéma au Japon; M. Samuel Goldwyn, le célèbre producteur américain.

### Premières à Berlin

A Ufa Palast am Zoo *Le Stade Blanc* de l'Ufa avec Leni Riefenstahl; *Flucht aus der Hoelle* (Derussa-Film) avec Jean Murat et Agnès Esterhazy, *Espions* avec Willy Fritsch, Gerda Maurus, Léon Dyers et Fritz Rasp, mis en scène par Fritz Lang.

Au Gloria Palast *Mariages Modernes* de Paramount, *Valencia* avec Maë Muray; *Sorrell et fils* avec H. B. Warner et Nils Asther.

Au Kurfurstendam *Le Magicien* avec Paul Wegener, Petrowitch et Gémier, mise en scène de Rex Ingram; *Etwas Töchter* avec Anny Ondra.

Au Tauentzienpalast *Dix jours qui ont bouleversé le monde*, le film extraordinaire de la Sowkino relatant les débuts de la révolution russe réalisé par Eisenstein.

Au Beha-Palast *Faschings König* de la Nordisk avec Elga Brink.

Au Capitol *Charlott etwas verrückt* de la Phœbus avec Lya de Putti et *Amor auf ski* avec Harry Liedtke et Christa Tordy.

Au Mozartsaal *Lotte* avec Henny Porten.

Au Mamorhaus une reprise d'*Otello* avec Emil Jannings, mise en scène de Buchowitzki.

Au Primus Palast *Marrys Geheimnis* et *Le Carrousel de la Mort* avec Claire Rommer, *Le Cirque Wolfsohn* réalisé et interprété par Domenico Gambino.

Au Titania Palast *Scampolo* de la Héro Film avec Carmen Boni, mise en scène d'Auguste Génina et *Titania*, de la Fox avec George O'Brien et Virginia Valli.

### Premières annoncées

On annonce comme prochaines les premières suivantes:

*Verdamnis*, avec Gina Manès et Klein-Rogge; *Looping*, avec Werner Krauss et Jenny Jugo; *die Halle von Montmartre*, avec Suzy Vernon, Maurice de Féraudy et Eric Barclay; *Moulin Rouge*, de E.-A. Dupont avec Olga Tchechowa; *Champagner* avec Betty Balfour, mise en scène de Hitchcock; *Schmutziges Geld* avec May-Wong et Heinrich George, mise en scène de Eichberg, etc.

### Une nouvelle production de Robert Lang

*Two red roses*, dont le titre est tiré d'une chanson allemande, et dont le scénario est écrit par Robert Liebmann, commence à être tourné; c'est une nouvelle production de Robert Lang.

### Films en préparation

Les Ufa-Films, réalisent actuellement *Carmen von St. Pauli* avec Jenny Jugo et Willy Fritsch; *Heimkehr* avec Lars Hanson, Gustav Froelich, Dita Parlo, metteur en scène Joe May; *Tanzstudent* avec Suzy Vernon, Willy Fritsch, metteur en scène Dr. Guter.

Le Messtro-Orplid-Film prépare *Angst* avec Elga Brink, metteur en scène Steinhoff.

Les Matador-Films *Sevilla*, avec Maria Paudler, Luigi Serventi, metteur en scène Victor Janson et *Krise* avec Olga Tchechowa et Hans Stuewe, metteur en scène G. W. Pabst.

Le Peter Ostermeyer-films *Wolga-Wolga*, metteur en scène Tourjansky.

Les Defu-films *Gaunerliebe* avec Charlotte Ander, Harry Halm, La Jana, metteur en scène Max Reichmann; *Die Heilige und der Narr*, metteur en scène W. Dieterle, avec Lien Dyers et Gina Manès, *Zwei rote Rosen*, avec Liane Haid et la Jana, metteur en scène Robert Land.

### Fims censurés

Pendant les trois premiers mois de 1928, la censure allemande a visé 198 films d'une longueur totale de 110.494 mètres.

### Un film allemand tourné à Marseille

Un nouveau film réalisé pour la Defu, organisation allemande de la First National, va être tourné à Marseille sous la direction de Max Reichman. Le scénario sera d'un jeune auteur allemand, Benno Vigny.

### Un nouveau film de la Defu

Erich Schoefelder tourne *The shop prince*, avec pour interprètes Harry Halm dans le rôle principal, et La Jana, Ralph Arthur Roberts, Adèle Sandrock, Betty Bird, Paul Henckels, Siegfried Arno, Hermine Sterler, Ida Perry, Carla Bartheel et Heinrich Gotho. Le scénario est écrit par Curt, directeur-adjoint, Rudolf Strohl; à l'appareil de prise de vue, Frédéric Fuglsand; décors d'Andrej Andrejew.

George-Otto STINDT.

## ESPAGNE

### Deux expositions

Deux expositions sont annoncées, pour l'année prochaine en Espagne, dont l'une, celle de Barcelone, sera internationale, et où le cinéma tiendra un rang important.

On construit dans ce but, dès à présent, un « Palais de Projection » couvrant plus de 12.000 mètres carrés. C'est à la Mutuelle de Défense cinématographique espagnole que l'art muet devra d'être si dignement représenté à cette exposition.

## HOLLANDE

### Exposition à la Haye

Une Exposition internationale du Cinéma a été ouverte le 15 avril à la Haye. La France y est représentée d'une manière particulièrement brillante, grâce aux envois des Etablissements L. Gaumont, des Flims Osaphane, de Pathé-Rural et Pathé-Enseignement, Films Sofar, Société Générale de Films, L. Aubert, etc...

La section française se distingue aussi par sa très artistique plaquette de propagande tirée à 5.000 exemplaires et distribuée gratuitement; rédigée d'une façon très intéressante, elle relate l'histoire du cinéma, et contient des renseignements importants sur la production française.

## ANGLETERRE

### La bataille des Titans en Angleterre

La bataille des Titans, paru outre-Manche sous le titre *One battles of Coronel and Falklands Islands*, a remporté là-bas le plus vif succès. Le bénéfice réalisé en sept mois par la British Instructional Films, dont M. Bundy est le président, a atteint le chiffre formidable de 12.742 livres sterling, soit environ 1.600.000 francs ; ce bénéfice est dû presque uniquement à la bataille des Titans. A la suite d'un tel succès, une émission de 200.000 actions a été annoncée par M. Bundy ; cette émission a pour but de récolter l'argent nécessaire à la construction de studios près de Londres, à Welwyn.

### " André Cornélis " va être présenté en Angleterre

André Cornélis, production française de Jean Kemm, réalisée par les Etablissements Jacques Haik, va être présenté en Angleterre, sous le titre *Sins of Desire*, par Western Imperts, la maison londonienne de distribution de films. Ce film sera présenté dans les meilleures conditions, une grande publicité le lançant comme une des meilleures productions françaises ; dans cette publicité, il est beaucoup question de Paul Bourget, très apprécié généralement en Angleterre, et de Jean Kemm, ainsi que des interprètes, Georges Lannes, Claude France, Malcolm Tod, Simone Gênois.

### Anna May Wing travaillerait pour l'Angleterre

Il paraît que l'artiste chinoise américaine Anna May Wing, vedette du film *Ufa Schmentziges Geld*, aurait l'intention de travailler en Angleterre, avec le concours d'une grande maison anglaise de distribution de films ; mais elle ne cesserait pas pour cela sa collaboration avec l'Ufa de Berlin.

### Trois nouvelles productions Stoll

La Stoll Picture Production annonce la prochaine réalisation de trois films dont les titres ne sont encore que provisoires : le scénario d'*Intrigue* est rédigé par Reginald Berkeley, celui d'*Illusion* par Harcourt Templeman, et celui du *Prix du divorce* par R. Fogwelle et Leslie Gordon. Le directeur de ces films, Walter Murton, est venu l'an passé étudier, dans les studios français, la mise en scène.

### Engagements

Harry Lachman va tourner un film comique intitulé *Pure Policy* ; il y incarnera un personnage rappelant Menjou.

Betty Balfour, sous la direction de Denison Clift, va tourner *Paradise*.

Carl Brisson va être la vedette de *The Manx Man* ; ce film, réalisé par Alfred Hitchcock, sera en grande partie tourné dans l'île de Man ; il est tiré du célèbre roman de S. Hall Caine.

## DANEMARK

### Un nouveau directeur de la Nordisk

On vient, à Copenhague, de nommer un nouveau directeur général de la Nordisk : c'est le D<sup>r</sup> Becker, qui assure à la société un important apport de capitaux. Cette société demeure à Copenhague, mais sa succursale allemande va considérablement s'étendre. Le programme des films devant être réalisés dans les studios Nordisk de Copenhague et de Berlin n'est pas encore arrêté.

## RUSSIE

### Un nouveau film russe

La Meschrabpom russe vient de réaliser un nouveau film qui s'annonce, paraît-il, comme un chef-d'œuvre de puissance. Il s'intitule *Le passeport jaune*.

## SUISSE

### Des films achetés pour la Suisse

M. L. Lansac, directeur de la Société Générale d'Entreprises Cinématographiques de Genève, a acheté pour la Suisse, par l'intermédiaire du M. H. Forney, son représentant à Paris, *La Valse de l'Adieu*, qui a obtenu un succès enthousiaste à Lausanne et à Genève, *l'Oublié*, *Le Tourbillon de Paris*, *Minuit place Pigalle*, *Tire au Flanc*.

### Une conférence à Bâle

La deuxième Conférence européenne du film d'enseignement s'est ouverte dernièrement à Bâle.

La délégation française comprenait une douzaine de membres, parmi lesquels MM. Barrier et Fontègne, délégués officiels du ministère de l'Instruction publique et de l'Enseignement technique ; G.-Michel Coissac, délégué officiel du ministère du Travail pour l'Office national d'Hygiène sociale ; Lebrun, chef des services du cinéma à l'Institut international de Coopération intellectuelle et sous-directeur du Musée pédagogique ; Drouard, chef des services cinématographiques du ministère de l'Agriculture ; E. Roux-Parassac, délégué de divers groupements ; D<sup>r</sup> de Courty, de la Confédération internationale des Etudiants, pour Paris ; Chatelet, recteur de l'Académie et Jacob, professeur au Lycée de Lille, représentant l'Office régional du cinéma éducateur du Nord.

Les résultats de la conférence seront communiqués prochainement.

## TUNISIE

(De notre correspondant).

— Brigitta Helm était tout récemment de passage à Tunis. La célèbre interprète de *Metropolis* était venue en touriste accompagnée de ses parents avec qui elle avait déjà visité le Maroc et l'Algérie.

— M. André Arnaudy, auteur du scénario de *Rapa-Nui* et de *Yacht*, était récemment à Alger où il était venu se documenter sur les mœurs du pays.

Il s'est ensuite rendu dans le sud tunisien (Médénine et Zarzis), pour assister aux prises de vues du film tiré de son roman *Les Réprouvés* dont l'action se déroule chez les légionnaires.

— M. Jaubert de Bénac sera d'ici peu de temps à Tunis avec M. Jean de Merly.

Il viendra découper sur place son scénario du *Croisé*.

— En ce moment se trouve en Afrique du nord une expédition M. G. M. composée de MM. Georges Hill et Walentin Mandelstam, venue spécialement d'Hollywood pour prendre les extérieurs d'un film dont les intérieurs seront bientôt tournés à Culver City. Le titre ainsi que l'interprétation de cette bande n'est pas encore arrêté.

— M. Roger Karl était de passage à Tunis venant d'Algérie où il tournait dans *Désir*.

— On annonce l'arrivée prochaine de Maurice Dekobra qui viendra écrire un livre sur la Tunisie.

— MM. Romuald Joubé et Maurice Lagrené sont passés en tournée théâtrale à Tunis.

— C'est vers la fin de ce mois que sera présenté à la presse locale le *Secret de Fatouma*, le dernier film de M. Deconclot, dont *Cinéma* a déjà parlé.

Albert DJERIBY.

# CINÉMA

Après une année de campagne ininterrompue au profit du film français et du beau film étranger, notre revue a pris la première place des publications de luxe du Cinéma.

Sans bluff et sans tapage *Cinéma* a étendu peu à peu le champ de son activité et de son influence. En un an, notre publication a vu son tirage tripler et le chiffre de ses abonnés s'accroître de mois en mois dans le monde entier.

*Cinéma* s'est attaché à établir une véritable collaboration avec ses clients et avec le public.

Sa publicité est la plus efficace de toutes car sa présentation luxueuse et artistique l'impose à l'attention des lecteurs.

En matière de publicité seules comptent vraiment les revues que l'on conserve. Celles qu'on jette au panier après les avoir parcourues n'ont qu'une valeur relative.

*Cinéma* s'est imposé comme une Revue intéressant les collectionneurs.

*Cinéma* justifie sa publicité en touchant soit par services soit par abonnements :

*Les principaux directeurs de Paris et de province ;*

*La grande majorité des acheteurs du monde entier.*

Nos listes sérieusement établies et sélectionnées sont mises à la disposition de nos clients.

*Cinéma*, par sa publicité et par ses réponses aux demandes de renseignements concernant certaines productions, a fait vendre des films français à l'étranger.

C'est la meilleure justification que notre Revue puisse offrir de sa raison d'être et de son utilité.

Enfin par ses séances réservées à ses abonnés, à ses confrères, à ses clients et amis, *Cinéma* établit le lien moral entre les forces trop souvent dispersées de la grande famille cinématographique et crée l'atmosphère de sympathie dont profitent par la suite les transactions commerciales.

Soutenir l'effort de *Cinéma*, c'est travailler à la prospérité de l'industrie cinématographique française.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné (nom et prénoms) .....

Adresse .....

déclare souscrire ..... abonnement d'un an à **CINÉMA**

au prix de soixante francs l'abonnement (Cent francs pour l'étranger), dont ci-joint la somme en mandat, chèque, etc.

A ....., le ..... 19

(SIGNATURE)

Administration de **CINÉMA**, 9, Avenue de Taillebourg, PARIS (11<sup>e</sup>)



# **l'ame de pierre**



**super  
film**



*L'Imprimeur-Gérant : H. FRANÇOIS, 9, av. de Taillebourg, Paris.*

## **ALBERT LAUZIN**

a présenté aux Folies-Wagram  
les Jeudis 19 et 26 Avril

Une œuvre de rires et de larmes

### **LE PETIT REVOLTE**

avec CONWAY TEARLE  
et le nouvel enfant vedette : FRANKIE DARRO

Un drame à sensations continues

### **LE CIRQUE D'EPOUVANTE**

avec BERNARD GËTZKE, ELLEN KURTY  
SIEGFRIED ARNO, HÉLÈNE BOLVARY  
et les prodigieux gymnastes aux barres et trapèzes conjugués

Mise en scène d'Alfred LIND

le fameux spécialiste des scènes de cirque, réalisateur des  
QUATRE DIABLES et du CIRQUE DE LA MORT

Un drame au pays du pétrole

### **LE TORRENT DE FLAMMES**

avec MARY CARR et MALCOLM GREGOR MAC  
action tragique dans une vallée de pétrole en feu

Le Steeple-Chase le plus accidenté qu'on ait jamais vu :

### **L'AS DES JOCKEYS**

avec FRED THOMSON, le cavalier phénomène  
et son célèbre cheval SILVER KING

**Editions Albert LAUZIN**

61, rue de Chabrol, Paris (10<sup>e</sup>)

Téléphone : PROVENCE 65-34

**SPÉCIALISTE**  
**DE LA**  
**PANCHRO**

**ECLAIR-TIRAGE**

**TRAVAILLE**  
**BIEN**

**CH. JOURJON**

**12, Rue Gaillon, Paris**

Central 32-04  
Louvre 14-18